



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

LE NUMÉRO 400

Voici le quatre-centième numéro du journal. C'est un chiffre rond à marquer d'une pierre blanche pour deux raisons.

La première qui est de satisfaction. Faire paraître un journal amicaliste quatre-cents mois durant représente une performance quantitative remarquable en soi. D'autant qu'il s'agit d'un journal corporatiste — au meilleur sens du terme — dont l'objet, à travers la défense d'intérêts essentiellement moreaux, est d'assurer la liaison et la cohésion d'une catégorie de population bien délimitée et non sujette à renouvellement. Ce qui revient à dire que les deux termes de l'échange, journal/lecteurs, sont étroitement interdépendants. On a bien sûr quelque peine à le dire, mais c'est ainsi qu'il faut le comprendre...

Quatre-cents numéros, c'est quatre-cents fois sur le métier l'ouvrage remis. Avec pour maître d'œuvre, notre ami commun, Henri PERRON. Car, sa modestie dût-elle en souffrir, le journal c'est lui.

Comme toute entreprise qui se respecte et qui se veut efficace, l'entreprise « Lien » avait su se doter de ce qu'il est convenu d'appeler dans le langage de Shakespeare « the right man in the right place » (l'homme qu'il faut à la place qu'il faut). Ce choix, elle n'a pas eu à le regretter une seule fois, puisque la voici quadragénaire !

Conscience professionnelle, responsabilité, disponibilité, sociabilité — sautes d'humeur comprises —, autant de qualités requises d'un rédacteur en chef que PERRON possédait et qu'il a su mettre en œuvre pour donner vie à ce produit pas comme les autres, un journal, qu'à bien compter, des milliers de personnes auront lu, en des phases successives, quarante années durant. « Le Captif de la Forêt Noire », ce cher ancêtre, aura bien assuré sa descendance ! Certains diront peut-être que la peau de ce coq gaulois blasonné est un peu raccornie, qu'importe, nous ne l'échangerions pas contre un volatile plus jeune ! Son plumage à sa naissance était celui de l'espérance...

La deuxième raison pour marquer d'une pierre blanche ce numéro est, elle, d'interrogation : quo usque (jusqu'à quand) ? Je serais tenté de répondre : jusqu'au plus loin. Et vous, mes camarades, mes amis, vous lecteurs, qu'en pensez-vous ?

A lire vos lettres, à vous entendre ici ou là, à l'occasion de rencontres organisées ou de hasard, je sais combien ce journal vous est nécessaire, quel instrument de recherche, de liaison, de communication, et de réflexion parfois, il est pour vous. Je vous en ai déjà entretenu, mais comment ne pas penser à l'avenir de ce lien entre nous ? Combien seuls nous nous sentirions s'il venait à se rompre ?

Alors, si dès aujourd'hui nous faisons un pari raisonnable — malgré l'épreuve de l'âge —, celui d'arriver au numéro 500 ? Dix années de plus pendant lesquelles vous recevriez chaque mois ce messenger que vous aimez. Imaginez votre joie de lire l'édito et les nouvelles de ce numéro... du bout du monde, que j'ai l'inconscience de vous proposer !

Bien sûr, je n'attends pas de vous un accord en bonne et due forme — demain ne nous appartient pas —, mais que vous me disiez seulement votre espoir. Vos lettres, comme au mien, iront droit au cœur de l'ami PERRON, n'en doutez pas.

Pour conclure, une obligation me reste : rendre hommage à tous les rédacteurs P. G. dont le nom figure au bas des pages du journal, ceux d'hier, qui nous ont légué ce merveilleux témoignage d'enthousiasme et de foi, ceux d'aujourd'hui, qui en assurent le maintien, en dépit des ans qui ont courbé leurs épaules et blanchi les cheveux.

J. TERRAUBELLA - V B.

P. S. - Comment ne pas associer à l'événement l'imprimeur du journal, M. J. Romain, de Chef-Boutonne, qui assure un travail de composition et de mise en pages de premier ordre ? Merci, Monsieur.

Grand concours sportif du 40^e Anniversaire

Voici le règlement :

- 1°) Ce concours portera sur dix questions.
- 2°) Ce jeu est ouvert à tous les amicalistes à l'exception des membres du bureau et de leurs familles.
- 3°) Vous devez répondre pour le 15 janvier 1985, dernier délai, en joignant les cinq vignettes parues dans les Lien de mai 1984 à octobre 1984.
- 4°) Un bulletin-réponse paraîtra dans Le Lien de novembre 1984.

5°) Une question subsidiaire départagera les ex æquo et paraîtra en novembre 1984.

6°) Le gagnant sera celui approchant le plus de la liste-type déposée par l'inventeur du concours dans les mains du Trésorier de l'Amicale.

7°) Les 10 questions paraîtront deux par deux dans les Lien de mai, juin, juillet, septembre et octobre 1984.

8°) A titre indicatif Le Lien tire mensuellement à 2 400 exemplaires.

QUESTIONNAIRE N° 4

- N° 7 - Il prêta le Serment Olympique à Colombes en 1924.
- N° 8 - Elle remporta deux médailles d'or à Londres.

Note de lecture (a)

Les défaites ne sont pas mises en commun. Déjà TACITE a écrit (Agricola, XXVII) : « Telle est à la guerre l'iniquité des jugements ; chacun revendique sa part des succès, les revers sont imputés à un seul ».

Ainsi s'achève le « Portrait » du maréchal Bazaine, ouvrage très documenté de Maurice Baumont, Membre de l'Institut, édité par l'Imprimerie Nationale, Paris, 1978.

Me voici donc revenu à cette histoire de la guerre de 1870 qui a déjà occupé bien des colonnes de ce journal et permis à nombre de ses lecteurs de montrer leur intérêt et leur érudition. L'un d'eux, plus rusé ou plus malicieux, a fait mieux que d'écrire. Il m'a gentiment prêté le livre de M. Baumont, persuadé qu'il ne me laisserait pas indifférent et que j'en « tirerais » bien quelque chose pour Le Lien. Il ne s'est pas trompé...

J'ai lu ce livre avec passion et, au fil des pages, l'image que j'avais de ce Bazaine depuis l'école communale a été soumise à rude épreuve. Sans pour autant s'en trouver modifiée du tout au tout, mais suffisamment pour me renforcer dans la conviction que l'Histoire commence quand les procès sont terminés et que les passions sont toujours un obstacle à la manifestation sinon de la vérité du moins de l'objectivité.

Mon propos n'est pas de faire la critique d'un tel ouvrage, non plus le compte rendu exhaustif qu'il appelle, mais d'en dégager quelques traits en partant de ce qui constitue l'essentiel du travail de l'auteur, la chute de Metz, le conseil d'enquête de 1872 et le procès de 1873.

J'avais noté, lorsque j'ai écrit « Guerre et Littérature », à travers la « Correspondance Flaubert-Sand », quelque analogie entre les conflits de 1870-71 et de 1939-40. « Que de ressemblances s'imposent à l'esprit, remarque M. Baumont, quand on considère 1870 et 1940 ! La partie est presque perdue lorsqu'on fait appel à un nouveau généralissime dans l'espoir de se tirer d'affaire. Les défaites se précipitent plus encore en 1940 qu'en 1870. Le désastre français est plus rapide et plus total qu'en 1870 (Peut-être en raison de la différence de nature des combats ? J. T.) Quand les choses marchent au plus mal, le haut commandement apparaît infiniment préoccupé de la politique intérieure. Le même réflexe en 1940 qu'en 1870 fait grandement redouter « le péril social... » Préoccupation similaire en... 1945 aussi.

Sur la guerre elle-même et notamment sur « la chute de Metz », épisode douloureux qui valut à Bazaine la suspicion de trahison, M. Baumont décrit longuement dans son livre les raisons techniques du choix défensif, de préférence à une sortie pour rompre l'investissement ennemi — « d'indécision en indécision, il (Bazaine) estime, dans un mélange de duplicité et de naïveté, qu'au lieu de se battre à fond en risquant un nouveau Sedan, la seule habileté est de ne pas bouger... ». L'indécision de Bazaine, son fils Alfonso la confirmera plus tard : « Ce qui perdit mon père, si consciencieux, ce fut l'irrésolution » — « Il aurait dû foncer », disait volontiers à son sujet le général de Gaulle... Bazaine, Gamelin, l'irrésolution dans le commandement devant l'ennemi —, une constante française ?

« Tous les jours nous avions des combats » réplique le défenseur de Metz ! Et M. Baumont : « Si l'on ne peut écrire qu'il s'est confiné dans l'inaction militaire pour se lancer dans l'aventure politique, il y a tout de même une assez large part de vérité dans une telle constatation ». De son côté, le général Deligny écrira : « Pénétré de son impuissance, le maréchal Bazaine a demandé à la politique les voies et moyens de se tirer du mauvais pas où il s'était imprudemment engagé ». Jugement que Moltke confirmera. La proclamation de la République à Paris le 4 septembre ne convenait pas à l'homme qui avait donné toute sa confiance à Napoléon III puis, celui-ci prisonnier, l'avait reportée sur l'Impératrice...

Son impuissance dans ces voies extra-militaires eut tôt fait d'éclater. Ses contacts unilatéraux avec l'ennemi n'auront servi qu'à le compromettre un peu plus, sans résultat. Dans ses souvenirs (Im Grossen Hauptquartier), Julius Von Verdy du Vernois rapporte les sentiments de l'état-major allemand : « Le maréchal français se trompe puissamment s'il croit être traité autrement que d'un point de vue militaire ». La négociation au sujet de Metz se révélant impossible, la capitulation eut lieu le 28 octobre. D'où l'accusation :

« Bazaine, Canrobert et Lebeuf ont vendu la ville et l'armée aux Allemands, d'accord avec Napoléon III... » A cette accusation qui va entraîner le procès de 1873, le maréchal répondra : « Metz pen-

Suite page 2.

Note de lecture (a)

(suite)

dant soixante-dix jours avait cloué sous ses murs une partie considérable des armées allemandes. J'avais donc rendu un service réel à la Défense Nationale».

Comme toujours dans les défaites militaires, bien des officiers se déchargeront sur le dos des hommes de troupe : «... les soldats de 1870 n'étaient pas les soldats de la Révolution et du Premier Empire. Ils n'étaient pas les mêmes que les héros d'Austerlitz et d'Iéna». — Eternel refrain... Indiscipline, relâchement, abandon, mais aussi manque de nourriture, d'équipements, etc., du côté de la troupe — Indécision, irrésolution, rivalités personnelles, etc., chez les officiers du commandement, voilà pour l'armée. A Paris, luttes, affrontements, intrigues, ambitions, succession de régime politique autant d'atouts dont Bismarck saura tirer parti. L'étude de M. Baumont en fait l'éclatante démonstration.

Mais la France ne veut pas avoir subi une défaite. Jamais battue, toujours trahie. La campagne contre Bazaine revêt une dimension impressionnante, les accusations pleuvent, la presse se déchaine. Victor Hugo parle de «Metz vendue». Les Messins parlent de millions. Le colonel d'Andlau, de l'armée du Rhin, écrira dans sa première indignation une lettre d'une rare violence dont il s'excusera par la suite, tandis qu'un prisonnier de guerre en Allemagne rédige quarante-huit pages accablant Bazaine. D'Aurelle de Paladines écrit, lui : «Les soldats sont enclins à se croire trahis quand ils ne sont pas favorisés par la fortune des armes» et le Times du 9 novembre 1870 posait cette question : «Quand des soldats français apprendront-ils à dire : nous sommes vaincus au lieu de nous sommes vendus?»

En 1960, le maréchal Juin, considérant le cas d'un chef malheureux impitoyablement accablé par ses contemporains, constatait : «Après des temps de malheur et d'humiliation, il faut à tout prix des victimes expiatoires... Et Bazaine, rentrant de captivité en 1871, en était une toute désignée par son passé récent et trouble de vaincu».

L'ouvrage de M. Baumont fait une large part aux déclarations, prises de position, témoignages, études et publications favorables à Bazaine, sans négliger les autres : «nul doute, écrit-il, que bien des accusations lancées contre la scélératesse — car on a tout inventé contre lui — apparaissent sans consistance». Mais la vérité oblige à dire que le maréchal a tout fait, apparemment, pour donner corps à ces accusations, et sa défense, lors du conseil de guerre présidé par le duc d'Aumale n'était pas de nature à lui redonner tant soit peu d'estime.

Au cours des débats, «nul accès de colère, d'indignation. Il paraît étranger à ce qui se passe. Une indifférence suprême». Ici encore, comment ne pas

penser au procès qui sera fait, quelques soixante-dix ans plus tard, au maréchal Philippe Pétain, lui aussi pratiquement muet, indifférent, absent?... l'âge, il est vrai, n'était pas le même, mais le comportement si.

Au président qui lui demande : «Croyez-vous que la situation du 29 septembre fût telle que vous puissiez vous confier à vous-même le droit de traiter avec l'ennemi?» — C'était, semble-t-il, la première et la plus grave accusation retenue contre lui, Bazaine va répondre : «Je crois que j'avais ce droit, du moment que je n'avais plus aucune relation avec le gouvernement légal, pas plus qu'avec le gouvernement de la Défense. Je me suis cru libre... J'étais, en agissant ainsi, utile à mon pays...» (Echo, écho...)

Ces deux répliques situent le problème dans sa dimension historique. Des bibliothèques entières n'ont pas suffi pour trancher.

Alors, malheureux ou misérable Bazaine? Dans son livre en tout point passionnant, M. Baumont, quant à lui, semble partager l'opinion de M^e Lachaud, l'avocat de la défense : «Dire du maréchal parce qu'il a succombé, c'est un traître, non! S'il a une ambition, elle fut de sauver son pays. S'il eut sauvé Metz, il eut été le sauveur de la France». Les juges ne le suivirent pas dans son raisonnement, ils prononcèrent la condamnation à mort.

Bazaine écrira en 1874 : «Ce que j'ai trouvé le plus extraordinaire dans mon procès..., c'est le jugement qui a été rendu. Le conseil de guerre a trouvé moyen de me condamner et de m'absoudre à la fois. Il a jugé et déjugé le même jour; il m'a dégradé et gracié, déclaré à la fois coupable et innocent, digne de mort et digne d'excuse, criminel et héros. (...) La conscience d'un chef d'armée lui défend de sacrifier inutilement les soldats que lui a confiés la patrie». Et M. Baumont de conclure : «Déporté, banni, Bazaine a été chargé des malédictions qui doivent être détournées d'un peuple. Les défaites ne sont pas mises en commun, les revers sont imputés à un seul».

On le sait, la captivité en Allemagne de plus de 100.000 français fut une des conséquences de la défaite militaire de 1870. L'auteur du livre ne dit pratiquement rien de la détention de ces soldats que la patrie avait un jour confiés aux héros de son «Portrait». Sauf... au chapitre VIII :

«Apprenant la capitulation de Metz, Napoléon III prie Guillaume I^{er} de «lui faire la grâce d'accepter que les maréchaux Mac-Mahon, Bazaine, Canrobert et Lebeuf» puissent fixer leur résidence près de lui à Cassel. Bismarck aurait dit : «Qu'ils y aillent! ils seront quatre pour faire un whist» L'autorisation est donnée le 30 octobre». Du K. G. hors-échelle...

Mais rien sur la «résidence» des P. G. du rang chez Guillaume, que ce soit dans les tourbières, les mines, les carrières ou autres lieux de prélassement... Si quelque lecteur est en mesure de nous donner des témoignages, directs ou non, sur cette lointaine captivité les pages du Lien y feront volontiers écho.

—0—

Evoquer Bazaine ou Napoléon III n'est pas aussi inactuel qu'il y paraît. Pour être comprise et perçue dans toute sa dimension, l'histoire exige le passage du temps. Les faits y gagnent en clarté et en vérité, les hommes en attention et en découverte, en admiration parfois...

L'actualité des livres vient de nous offrir, aux Editions Calmann-Lévy, une réédition annotée des «Pensées et Souvenirs» du chancelier Bismarck. Je ne sais si ce livre, en dehors des historiens, des politiciens et des passionnés d'histoire, aura beaucoup de lecteurs. La très substantielle préface du germaniste Joseph Rovau devrait pourtant nous engager à lire ces «Mémoires» qui

«...sont un des fleurons les mieux venus de cette haute culture historique dont la survie n'est plus certaine et dont la disparition ramènerait l'humanité à une barbarie privée de conscience. (...) L'Allemagne de Bismarck, l'Europe de Bismarck ont disparu presque entièrement. Les récits de Bismarck n'ont souvent avec la vérité historique que des rapports lointains, mais en écoutant ce qu'il voulait bien faire croire à ses contemporains et à la postérité, on découvre à chaque instant ce qu'est vraiment l'art de gouverner, ce qu'est vraiment cette terrible volonté qui — agissant dans les grands carnassiers de l'histoire — donne leur forme de destin aux forces qui travaillent les sociétés humaines, et ce qu'est vraiment chez ces hommes de proie, quand ils sont aussi des hommes de pensée, la conscience double de la nécessité et de l'inutilité de l'œuvre qu'ils accomplissent, de son inutilité ou mieux, de sa précarité...»

Riche et passionnante étude préliminaire dans laquelle J. Rovau dresse un parallèle inattendu, mais bien raisonné, entre Bismarck et De Gaulle, deux hommes d'état qui ont su forcer le destin, user du machiavélisme nécessaire à leur politique et soucieux de postérité par dessus tout :

«...A chaque instant, la lecture de Bismarck, comme de Plutarque et de De Gaulle, permet de passer du particulier au général, de l'anecdote au destin, de l'individu depuis longtemps retourné à la terre à l'immuable condition humaine, tout en montrant au citoyen la nécessité, le succès possible et l'échec inévitable de toute entreprise politique...»

On devine l'importance d'une telle lecture. Peut-être notre ami Eric GROS aura-t-il le temps et l'envie, un jour, de nous parler ici un peu plus longuement, et à coup sûr avec plus de compétence que je n'en ai, de ce livre allemand?

J. TERRAUBELLA - V.B.

N.B. - Rendant compte de l'ouvrage de P. Goubert «Initiation à l'histoire de la France», qui vient de paraître, l'historien et universitaire E. Le Roy-Ladurie note que «notre second Bonaparte s'est précipité tête baissée dans une guerre franco-prussienne qu'il aurait pu ou dû éviter, et dans laquelle l'habile Bismarck ne fit de lui qu'une bouchée. Les avatars tragiques de l'Alsace-Lorraine, perdue, puis reconquise, puis reperdue, puis retrouvée de nouveau, nous sont donc venus de ce stupide conflit. Napoléon III fut donc, sans l'avoir voulu, l'un des premiers responsables des successives «revanches» entre l'Hexagone et l'Allemagne dont sortiront tant de malheurs au XX^e siècle».



Avec quelques cartes postales de vacances, des nouvelles...

Vers la mi-juin, des nouvelles de nos amis JOUILLE-ROT, de Balaruc-les-Bains dans l'Hérault, ce sont les premières grandes vacances pour Mme, nous les félicitons tous les deux qui ne manquent pas de saluer tous ceux du 604.

Toujours en juin, une carte de nos amis BRESSON en ballade pour une huitaine en Bretagne, plus précisément vers le Cap Fréhel. Un signe de meilleure santé pour tous les deux. Nous nous en réjouissons vivement.

Je n'oublie pas de remercier vivement notre ami LAMBOURG pour sa très gentille lettre, me faisant connaître, hélas, ses multiples ennuis de santé, auxquels il faut ajouter ceux de sa femme. Il a de plus subi plusieurs opérations, malheureusement. A eux deux nos souhaits très sincères d'une meilleure santé.

Un coup de fil de FRUGIER qui attend notre visite cet été. Merci pour cette invitation et ma fois nous ne disons pas non, son petit village n'étant pas très loin d'ici.

Une gentille lettre de Yolande DROUOT qui relève d'une grippe, pendant que l'ami Maurice cueille des fraises, mais pas encore les pommes! Huguette et moi y sommes invités, mais pour y répondre avec joie, faut-il encore trouver la date qui convient à chacun, ce que nous espérons, soyez en certains, les amis.

Comme le temps passe... nous voici le 10 juillet, pour apprendre que notre ami BRESSON a dû être

hospitalisé d'urgence à l'hôpital de Tours. On lui a fait, aux poumons, des séances de rayons. Je vous tiendrai au courant, mes bons amis, de l'évolution de sa maladie... Après six semaines, il est rentré chez lui le 7 août très fatigué et maigri de 7 kg! Bon rétablissement et bon courage à tous les deux.

Enfin, peu de «sorties» pour Huguette et moi. Trop de difficultés à pouvoir me déplacer; les jambes ne veulent plus me porter. Lorsque je me déplace, obligé de faire appel à mes enfants, en utilisant un véhicule... Au revoir les amis, à la prochaine fois.

Maurice MARTIN.
Mle 369. Stalag I B, puis X B.

On recherche

Notre ami CHAMPALOU Albert, 22, rue de Boussageau 86140 Lençloître recherche médecin français qui aurait pratiqué son exercice de visite médicale au Stalag VB de Villingen fin décembre 41 début janvier 42, car ayant été repris en évasion il a été ramené à Villingen fort mal en point (bronchite, zona et fort mal au dos ayant fait une chute dans la montagne). C'est un jeune docteur français qui l'a examiné et son témoignage lui serait très utile. Merci d'avance.

CHAMPALOU rappelle qu'il lui reste encore des exemplaires de son livre dont notre ami TERRAUBELLA a fait une très bonne critique dans Le Lien : «Les fous de liberté». On peut lui faire commande à Lençloître.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

CEUX DU WALDHO

Nos amis le Président Jo LANGEVIN et Mme sont de grands voyageurs. Après la Hongrie, très beau voyage mais absence de soleil, après la Savoie avec ses lacs, après Lourdes et son rassemblement P. G. où, dit notre Président, l'ambiance des retrouvailles est toujours aussi merveilleuse et où il a eu la joie de voir l'Abbé BOUDET (le Kapel Meister) qu'il n'avait pas vu depuis 1942! ils s'apprentent à partir à Royan. Bon été, chers amis et à bientôt.

Une lettre de notre ami DAUBIGNY, dit BAJUS du Waldho, 19 bis, rue de la République, 77210 Avon, apporte aux Anciens du Waldho une bien triste nouvelle. Lisez plutôt :

«Je rentre d'un petit séjour en Val-de-Loire et, bien entendu, je suis passé par Chambord pour présenter à Mme Marie LE MEUR toutes mes condoléances et mes regrets de la disparition de Roland. La nouvelle m'était connue dès la fin de juin. En effet, BRUANT était passé à l'hôtel en plein drame, puisque sa mort était toute récente. Il a d'ailleurs assisté aux obsèques à Chambord. Il m'a été impossible de m'y rendre et je n'ai pu me déplacer seulement que ces jours-ci. Le V B n'a pas été averti par la famille et je me suis chargé de ce travail. J'ai donc secoué ma paresse naturelle à tout bon prisonnier et je t'envoie le papier ci-joint que tu pourras publier dans Le Lien... Je pense que LE MEUR mérite une marque de souvenir de la part de ses nombreux amis du Wald Hôtel.

«Je sais bien que maintenant tu ne t'occupes plus complètement de la rédaction du Lien mais j'estime tout de même devoir m'adresser à toi pour un événement qui touche de très près le Waldho. Je m'excuse donc du travail que je vais t'occasionner.

«Malgré l'âge, je t'espère toujours aussi dynamique et de mon côté j'essaierai d'être présent pour le 40^e anniversaire de notre libération.

«A bientôt donc et meilleures amitiés à tous».

Je remercie l'ami Bajus de sa lettre bien qu'elle m'apporte une très mauvaise nouvelle. Roland LE MEUR, que nous appelions familièrement «Poulet» à cause de sa jeunesse et de sa grande gentillesse, faisait partie de cette étincelante équipe de cuisiniers que le Waldho était fier de posséder. Les Anciens du Waldho participent au deuil de la famille de leur ami Roland. Le Comité Directeur de l'Amicale et la Rédaction du Lien ainsi que les anciens du Waldho adressent à la famille LE MEUR leurs sincères condoléances.

Et voici l'Adieu à Roland LE MEUR par notre ami Henri DAUBIGNY :

Le Wald Hôtel est encore à l'épreuve.

Notre ami Roland LE MEUR vient d'être terrassé

La gazette de Heide

N'ayant pu me rendre à la réunion du 7 juin, je passerai la plume à Georges CAMUS pour en faire le compte rendu.

Le motif de mon absence vous le connaissez tous et je vous remercie pour la sympathie que vous m'avez exprimée.

Il y avait trente personnes présentes, épouses comprises, ce qui est bien étant donné l'éloignement du lieu de rencontre : Souraide, en Pays Basque.

Voici la liste des présents classés par ordre alphabétique :

ANTIC, le Serbe Yougoslave et son épouse allemande, venus de la RFA, résidents à Heide ; ANTOINE et Mme ; CAMUS et Mme ; COMMIN et Mme ; GAUTHIER et Mme ; LABRACHENE et Mme ; MARQUETTE, notre chef et Mme ; PROST et Mme ; SAYO ; SEMPOUX et Mme ; SPILLEBUT ; TRAI-NEL et Mme ; TOULET et Mme, notre hôte et doyen 77 ans, héros du Cochon de Heide paru dans Le Lien de septembre 83 ; THERY et Mme ; MALE-ZIEU et Mme ; SAINT-MARTIN et Mme.

S'étaient excusés : chez les français : AYMONIN (maladie de son épouse, BENE Pierre, DELEPINE, DESTON, DESPRE (opéré vésicule), Abbé FEILLET (communion), GALABERT (obligation prof.), AUS-PIE (santé de sa femme), HUON (opération), JULIEN (épouse malade), PENOD, ROUE Théo (opé-ration), SIX (malade), TOUZEL (surdité totale), VANNEAU, PALOMERE (en Tunisie).

N'ont pas répondu : MARACHET, LE TINNIER.

Chez les belges : se sont excusés : Mme veuve ALEXANDRE (empêchement prof.), BEYNEY Raoul (malade), BOSTON, FAUCONNIER.

N'ont pas répondu : FAIDHERBE, HUMBLET, WILLENOT, GOIRE Isidore.

Je passe maintenant la parole à Georges CAMUS.

-0-0-

Heureux de nous retrouver, nous sommes restés quelques jours ensemble. Le lieu est agréable, les habitants sont avenants et la cuisine faite pour des gourmets. Notre ami TOULET, malgré ses 77 ans, s'est donné beaucoup de mal pour organiser cette réunion. THERY et sa famille ont apporté leur aimable concours et le tout s'est fait dans une ambiance chaleureuse et familiale à la satisfaction de tous, sous l'égide de notre sympathique secrétaire et président Roger MARQUETTE.

Je te joins la liste des présents et des excusés (voir plus haut) le tout établi avec quelques notes rapides prises par Mme PROST J., bombardée secrétaire de notre « Symposium ».

MARQUETTE a rappelé avec « humour » que, par des circonstances étonnantes sa capture s'est faite le 7 juin, justement le jour de la St Lié et 5 ans après, libéré il est rentré en France également le 7 juin, St Lié par contre ne figurait plus sur le calendrier... coïncidence sans doute... il était libre lui aussi !... Comme le Phenix de la légende, au-jour'hui 7 juin, St-Lié renaît de ses cendres, mais sous un autre aspect et il se « lie » entre nous un lien beaucoup plus étroit et indéfectible : l'amitié.

La fermeté de cette affirmation s'est aussitôt traduite verre en main par des ovations et un mouvement cordial et enthousiaste !

Au menu, TOULET avait recommandé que soient servis des plats typiquement Basques : le Thoro, « bouillabaisse basquaise » a eu tout le succès mérité.

Pierre SIX étant malade et AYMONIN absent c'est avec regret (merci) que nous n'avons pu applaudir nos concertistes habituels, mais THERY avait apporté son électrophone afin de donner la

première note musicale, qui jointe à la chaleur de touchantes « retrouvailles » sema la joie dans cette amicale réunion.

Ce programme de variété s'est émaillé de poésie car j'ai demandé à Mme PROST de lire ta fable « Les princes et le chérubin ». Je suis sûr que de Saint-Aubin tu as perçu les applaudissements... (Il me semble en effet que le vent du S.-O. m'apporta vers 15 h 05 une sourde rumeur. Note du Gazetteur).

Hasparren est une bourgade voisine de Souraide, là, vécut Francis Jammes, aussi j'ai demandé à nouveau à cette aimable interprète de bien vouloir lire un de ses poèmes que je trouve charmant. Elle dit tout cela avec beaucoup de grâce, de sensibilité et sait mettre en valeur chaque expression (Note du Gazetteur : ce n'est pas moi qui le dis, mais je le pense aussi).

Enfin pour terminer ce bon repas par une note pétillante, notre ami TOULET nous a généreusement offert de sabler le champagne, puis s'est fait guide pour nous faire connaître sa belle région.

En visite à Biarritz, notre ami GAUTHIER, arrivé au Rocher de la Vierge et curieux de nature, a voulu voir les choses de trop près : une vague méchante en se brisant avec force sur le rempart est venue le bénir d'une façon magistrale ! Tout le monde en a bien ri, mais il a bon caractère et accepta avec le sourire, même aussi déplaisante aventure. (Note du Gazetteur : Tu l'as eu la bise salée, Ton-Ton !)

Les jours suivants furent consacrés à d'autres excursions à travers les collines modelées que domine le sommet de la Rhune (900 m) ; la visite de quelques grandes villes voisines encore empreintes de ce qui constitue notre histoire.

A Souraide nous avons assisté à une messe chantée en chœur et en basque par le village tout entier. La foi semble gravée dans ces âmes comme dans les roches gréseuses et cristallines des montagnes qui les entourent.

Nous avons assisté, également, au jeu de pelote basque qui s'est passé au trinquet de Souraide, un jour c'était à « main nue » et un autre à la « Pala cancha » sorte de raquette différente de la chistera.

Après ces quelques jours passés ensemble, chacun est retourné vers son clocher, en attendant le plaisir de se revoir et de se retrouver plus nombreux pour le 5 juin 85 (Note du Gazetteur : « Inch Allah »).

Merci Georges pour ce brillant exposé. J.A.

Voici le poème de Francis Jammes :

L'ENFANT LIT L'ALMANACH

L'enfant lit l'almanach, près de son panier d'œufs,
Et, en dehors des Saints, et du temps qu'il fera
Elle peut contempler les beaux signes des cieux :
Chèvre, Taureau, Bélier, Poisson et caetera...

Aussi peut-elle croire, petite paysanne,
Qu'au-dessus d'elle, dans les constellations,
Il y a des marchés, pareils, avec des ânes,
Des taureaux, des Béliers, des Chèvres, des Poissons...

C'est le marché du ciel, sans doute qu'elle lit ;
Et quand la page tourne au signe des Balances,
Elle se dit qu'au ciel, comme à l'épicerie,
On pèse le café, le sel, et... les consciences...

Francis Jammes.

« Clairières dans le ciel » - 1906.

Je vous quitte chers amis (es) sur cette note poétique, si judicieusement choisie par Georges CAMUS et vous laisse à vos si agréables souvenirs...

A bientôt... si Dieu le veut bien !

Jean AYMONIN - 27641 X B.

YVES LE CANU

En 1975, j'ai commencé — un peu malgré moi — mon premier voyage P. G. à Sandbostel ; je parlais vraiment dans l'inconnu ; je n'avais aucune notion sur la façon d'organiser un tel voyage en commun.

Pour un début, ce fut un coup de maître !

Grâce à l'aide de la Maison Michel, de Chauffailles, un itinéraire... un peu dur (Strasbourg-Hambourg dans la deuxième journée !) quelle épopée... A l'arrivée à l'Hôtel Graf Moltke l'accueil ne fut pas aimable, il était 22 h 30.

Je pensais garnir un petit car... deux ont été nécessaires.

A deux jours du départ, courte lettre d'Yves LE CANU qui me faisait part de son désir de participer à ce voyage. Tout était retenu dans les divers hôtels... il restait 2 ou 3 places dans un car. Cette lettre était spéciale ; à sa lecture j'ai tout de suite pensé que j'avais à faire à un camarade « haut placé ». Les conclusions de mon épouse étaient les mêmes. Sans hésitation, par téléphone, je lui ai indiqué, renseignements à l'appui, qu'il pouvait participer à ce voyage.

Le 17 juillet 1975, Yves était fidèle au rendez-vous face à l'Hôtel de la Gare à Chalon-sur-Saône, avec de nombreux autres camarades. Il faisait très chaud ce matin là et, premier incident, dès le départ Yves fut malade : en raison de son inscription tardive il était au fond du car ; il est venu à mes côtés à l'avant ; rapidement tout est rentré dans l'ordre et j'ai donc ainsi passé de longues heures en compagnie de ce cher Prof.

Je me suis vite aperçu qu'effectivement je ne m'étais pas trompé ; j'avais à mes côtés une très grande personnalité, qui très gentiment, d'une façon simple, m'a conté le déroulement de sa brillante carrière... Que je paraissais petit ! (Notre cher PERRON a, de fort belle façon, retracé la vie active de ce grand personnage).

Pourtant quelle simplicité dans sa tenue. Il avait à la main un petit sac en plastique qui contenait le strict minimum. Un certain soir, à l'arrivée à l'hôtel retenu, alors que tous se précipitaient pour avoir le numéro de leur chambre, tranquillement Yves attendait. En marquant mon étonnement il m'a répondu flegmatiquement : « ...rien ne presse, je suis un habitué des voyages et il y aura certainement encore un lit pour moi ».

Au fond du car, il se tenait en compagnie du ménage BONAVES, de Clermont-Ferrand ; il avait été au camp en compagnie de Jean (décédé hélas peu après). Il était maçon je crois ; mais une très grande amitié existait entre eux ; là-bas, tous étaient sur le même pied.

Dans chaque ville allemande traversée, Yves nous donnait connaissance des monuments, des musées avec beaucoup de détails. A Bremen, alors que nous quittions le bel hôtel Zu Post, il est allé en compagnie des voyageurs, sur la place centrale où, pendant un bon quart d'heure, il a expliqué l'historique de cette belle ville, avec son Roland.

Suite page 4.

brutalement le vendredi 30 juin par une crise cardiaque. Il était âgé de 66 ans et toujours aussi actif. Il n'était guère assidu aux réunions du VB (mais je dois avouer qu'il n'était pas le seul dans ce cas), la tenue de son hôtel ne lui laissant guère le temps de se déplacer, mais tous ceux qui sont passés lui rendre visite à Chambord ont certainement gardé un excellent souvenir de l'accueil chaleureux de Roland et de sa femme Marie.

Notre « Poulet », c'est ainsi que nous appelions notre champion de ping-pong en captivité... il était jeune alors ! avait gardé sa simplicité, la même cordialité et le même dévouement que lorsqu'il travaillait à la cuisine de notre hôpital. Tous les malades, tout le personnel, appréciaient sa gentillesse et sa serviabilité, et il n'avait que des amis. Il nous a quittés maintenant mais son souvenir nous restera éternellement et nous parlerons encore souvent de lui.

Adieu Poulet ! Adieu Roland ! Ta vie a été bien remplie. Tu ne laisses que des regrets. Repose en paix au milieu de ta forêt de Chambord que tu aimais tant.

DAUBIGNY.

Tous ceux qui ont connu Roland LE MEUR, ancien cuisinier du Waldho, s'associent à cet hommage fraternel. Ils n'oublieront pas !

H. PERRON.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

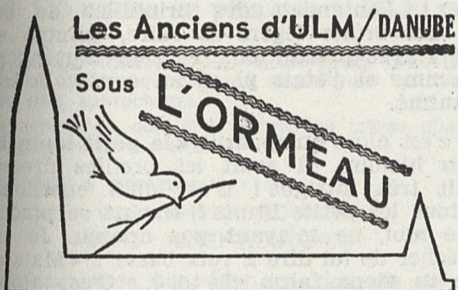
CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...



Notre animateur habituel, d'ordinaire si dynamique, s'est vu envahir tout entier par l'ambiance « Côte d'Azur » et son habituel séjour à Nice s'est transformé en un « farniente » complet... Qui voudrait le blâmer quand au-dessus de votre tête le ciel est d'un bleu lumineux, que l'air ambiant est d'une pureté sans égale, que le doux zéphyr que vient vous apporter un « Mistral » finissant vous caresse d'un frôlement doux et agréable, que la mer est si belle... oui, qui oserait blâmer notre ami Lulu d'avoir omis de faire sa rubrique habituelle des Anciens d'Ulm ?... Oui, vous qui regrettez sa chronique habituelle, vous n'allez quand même pas lui ôter le bon repos qu'il se procure dans sa bonne ville de Nice, d'autant que son dernier message, daté du 22 août dernier nous assurait, je le cite :

« Séjour très agréable et reposant à Nice. Le beau temps est partout... mais les aoûtiers préparent le retour à regrets. Vous espère en bonne santé et à vous revoir fin septembre... Tout va bien ».

Par notre système de communication télépathique (breveté S.G.D.G.), il m'a chargé, comme son message l'indique d'ailleurs, que tout va bien pour la santé et qu'il souhaite qu'il en soit de même pour tous les Ulmistes... et les autres. Il pense bien au quatre-centième numéro du Lien, un fameux anniversaire et il me prie de rappeler de ne pas oublier dans les grands artisans du succès de notre sympathique Lien, notre toujours tant regretté Père VERNOUX, qui fut lui aussi une cheville ouvrière de notre journal. Qu'il ne faut pas oublier, alors que nous nous débattons dans un marasme financier assez épuisant et que nous cherchions un imprimeur de talent, que le Président des Anciens d'Ulm nous a mis en relation avec un imprimeur de Chef-Boutonne, M. Chasseray, et qu'il a redonné du nouveau à la présentation du Lien ainsi qu'à son tirage. Le choix du Père VERNOUX était bon puisque si M. Chasseray ne participe plus à l'élaboration du Lien, atteint par la retraite, c'est son successeur M. Romain qui continue à le produire. « SOUS L'ORMEAU » est heureux de collaborer à cette réussite et adresse au Lien ses meilleurs vœux de longévité.

Nous espérons que tous nos amis ulmistes ont passé de bonnes vacances. Nous les englobons tous dans nos vœux de bonne forme, de bons et heureux séjours, de temps splendide, d'amitié parfaite et nous leur donnons rendez-vous à tous au premier lundi d'octobre pour nos retrouvailles.

L'Ulmiste de service.

YVES LE CANU (suite)

J'oubliais Strasbourg... en passant devant le Palais de l'Europe, très longuement il nous a fait une description détaillée ; je me souviens d'une certaine salle tapissée en peaux de chevaux provenant de Roumanie ! etc.

Au retour, à Chalon-sur-Saône (à 50 kms de mon domicile), Yves nous a annoncé les beautés contenues dans les divers musées de la ville — je n'en savais pas tant ! Les voyageurs du car n° 1 ont beaucoup ri quand je leur ai annoncé qu'Yves n'avait plus de mémoire...

Que la séparation a été pénible ; je me souviens toujours de notre « embrassade »... Yves n'avait pas eu le temps de se raser ! que sa barbe était piquante.

J'ai reçu, par la suite, maintes cartes de toutes

les parties du monde. Embarras pour la première !... sa fine et élégante écriture était suivie d'une signature que je ne parvenais pas à déchiffrer. Ce n'est qu'en reprenant sa première lettre que j'ai reconnu l'infatigable voyageur. Après, tout a bien été.

Cruel destin... Que de souffrances endurées par notre brave camarade victime d'une erreur sur la personne — grave en conséquences —, jugez plutôt : grand amateur de livres, Yves est entré dans la librairie de son quartier avec l'intention de se procurer un bouquin attendu. La sinistre Gestapo était dans les lieux, elle venait de découvrir — sur dénonciation — l'existence d'un réseau. Naturellement Yves a été affilié d'autorité au groupe recherché ; inutile de décrire les tortures appliquées... un certain acharnement s'est porté sur lui ; les tortionnaires voulaient lui faire avouer des choses qu'il ne connaissait pas ! Innocent, il a suivi le chemin de la déportation.

Je ne puis rien ajouter à la belle et émouvante terminaison de notre cher rédacteur Henri PERRON. Ma peine est grande...

P. DUCLOUX, 24593 X.B.

N.D.L.R. : Je remercie notre ami Paul de son émouvant témoignage concernant notre ami à tous Yves LE CANU. Paul rappelle, fort justement, une petite manie de notre cher Prof. : son sac de plage !... l'inévitable sac de plage qu'il emmenait partout... Quels trésors ce modeste petit sac pouvait-il contenir ?

Quant à notre ami Paul, qui me donne si souvent des nouvelles de sa santé, j'espère, comme tous ses nombreux amis, que sa santé est au beau fixe et que ses petits ennuis sont terminés. C'est le message d'amitié que je lui adresse à l'occasion de la reprise du Lien.

H. PERRON.

Quarante ans après... 1944-1984

Si certaines impressions de captivité se sont bien effacées avec le temps, il en est d'autres encore bien vivaces... et il suffit du vrombissement d'un avion ou du mugissement d'une sirène, pour réveiller en nous mille et mille souvenirs.

Jusqu'en fin 41 lorsque la nuit, retentissaient les lugubres sirènes, il y avait vraiment de la joie parmi nous au kommando... et le matin, arrivés chez nos « bawers » c'était le cœur gai qu'on leur parlait de l'alarme nocturne, alors que Goering leur avait annoncé si orgueilleusement que le ciel allemand resterait à jamais inviolé ! C'était pour nous l'assurance de jours meilleurs, l'assurance que la guerre continuait et que les copains « Tommy » sauraient un jour nous tirer de là.

Pendant 4 ans les avions vinrent de plus en plus nombreux... et de plus en plus cruels. Certes, jusqu'au bout, ce fut toujours une joie pour nous... joie de les savoir là... eux les alliés. Est-ce à dire que cette joie était totalement pure et qu'il ne s'y mêlait pas quelque crainte ! Soutenir le contraire serait faux... nous savions que chaque bombardement entraînait la mort de quelques-uns parmi les exilés de tous pays... et qu'une seule bombe pouvait en un instant, nous anéantir nous aussi... avec tous nos rêves d'avenir. Et Hambourg-Harburg avec toute sa grande banlieue industrielle n'étaient qu'à quelques kms. Qui osera affirmer qu'il n'a jamais eu peur ? C'est humain et si instinctif !

Et pourtant, même à ces heures terribles, nous trouvions la force de blaguer : « Tiens, encore plus d'un boche qui aura avalé son bulletin de naissance ! » ou la force de chahuter : tel qui s'amusait à jeter des petits cailloux en l'air pour faire croire à des éclats de bombe... et je ne parle pas des insoucians du danger qui préféreraient encore leur lit, au spectacle nocturne de premier ordre...

Ce sont surtout les gros bombardements, les « terrangriff » de juillet-août 43 sur Hambourg, comme ceux aussi d'octobre-novembre 44 sur Harburg qui sont restés profondément gravés en moi ! Spectacle infernal et féérique à la fois : c'était un vrombissement énorme et sourd de plusieurs centaines de bombardiers lourds... 1500, 2000 parfois, invisibles, qui passaient, passaient encore et passaient toujours. C'était la détonation continue des obus de la flak. C'était le vacarme épouvantable de l'éclatement des bombes et qui ébranlait portes et fenêtres et le sol même ! Et tout cela au milieu de feux d'artifice fantastiques : les lumières des phares innombrables qui fouillaient le ciel de leurs puissants projecteurs, les fusées éclairantes lancées par les avions et qui illuminaient comme en plein jour et, surtout, les énormes lueurs intermittentes qui éclairaient à l'horizon, sans parler parfois de l'incendie rapide d'un avion touché à mort et que l'on voyait descendre lamentablement en spirale...

Ces alarmes de nuit avaient quelque chose de féroce, c'était un soulagement quand le calme revenait et que la « entwarnung » sonnait.

De jour, c'était beaucoup plus agréable. Le fait de voir les appareils, de pouvoir suivre leurs traces, de ne pas être dans l'obscurité nous rendait moins craintifs... et puis c'était l'occasion, quand nous étions dans les champs, d'arrêter le boulot, de nous abriter sous un arbre et de suivre les phases de l'opération, d'admirer les défilés impeccables des quadrimoteurs qui, dans les matins d'été, laissaient derrière eux un long sillage blanc, et parfois d'assister à une bagarre entre chasseurs, amis et ennemis...

Il y avait de la joie surtout, quand le soir, l'un ou l'autre pouvait ramener au kommando un tract, un « luftpost » lancé par les alliés. Alors de la première à la dernière ligne tout était déchiffré, étudié, commenté ; aucun détail ne nous échappait et rien que cela nous regonflait le cœur d'une immense espérance, parce que nous sentions la capacité de plus en plus grande des alliés et la diminution du moral et du potentiel de guerre allemand.

Oui, c'est tout cela qu'évoque en moi le passage d'avions dans le ciel ! Mais maintenant c'est en toute sécurité que je les contemple et je ne leur souhaite qu'une chose : qu'ils restent ce qu'ils sont redevenus : oiseaux de paix au service de la paix.

Gabriel CRUGNOLA - Kdo 408 X.B.
(Ecrit en 1946).

Le petit lapin blanc

(suite et fin)

La briquetterie était suffisamment proche et j'entendais tout ce qui s'y passait, en particulier le chargement du camion de briques. Mais, aucun coup de sifflet ! Mon gardien ne s'était pas aperçu de mon départ. Mais, ça viendrait ! Et en effet, vers 11 heures, à peu près, j'entendis des cris, des appels, des coups de sifflet. Comme on dit en allemand, « il manquait un « stuck » au gardien, c'est-à-dire il lui manquait un prisonnier. C'était grave pour lui. Et il me recherchait probablement, en se faisant aider par des ouvriers de la briquetterie. C'est, ce faisant, qu'ils finirent par s'apercevoir que la brouette était dans le ravin et par conséquent, j'avais dû descendre le ravin, traverser le pré, et « filer » du côté des boqueteaux. C'est là que commença le danger. Les voix que j'entendais très bien maintenant, se rapprochaient de moi. Leur groupe suivit mon itinéraire et alla demander à la ferme voisine, si un prisonnier était passé par là. Heureusement, personne ne m'avait vu. Mais il y avait des boqueteaux entourant la ferme, dont le mien ! Ils furent visités. Et le gardien vint jusqu'au tas de fagots ! Heureusement que je l'avais bien construit pour m'y cacher ! Armé de son fusil, armé de sa baïonnette, il la planta dans le tas. Je sentis la pointe, mais je ne fis pas un seul mouvement. Il crut qu'il n'y avait personne. Les recherches s'arrêtèrent donc là. Et peu à peu j'entendis tout le monde repartir, et le camion aussi. Je poussais un soupir de soulagement ! Sans doute, tout n'était pas terminé, car il fallait attendre la nuit pour rejoindre la gare, et, il y avait une quinzaine de kilomètres ! Et puis, le train y serait-il ? Pourrai-je me servir de ma clé de Berne ? etc., etc. Les difficultés n'étaient pas terminées !

Elles ne l'étaient pas en effet, car des consignes avaient été données à la briquetterie, pour exercer une active surveillance.

Et j'arrive au moment où cette histoire d'évasion a connu pour moi, un fait essentiellement important, rejoignant l'hypnotisme, c'est-à-dire retenant mon attention par une sorte d'attraction irrésistible.

Ce devait être 5 heures de l'après-midi, le soleil commençait à baisser, et la nuit, dans deux heures, serait là. J'étais content. Déjà, je me voyais, après avoir marché toute la nuit, une nuit claire, et j'avais une boussole, déjà je me voyais à la gare, monter dans le train et me dissimuler au bout du couloir dans le pan coupé.

J'étais sorti de mon tas de fagots et m'étais allongé près de lui. On ne pouvait pas me voir, ni de la ferme, ni de la briquetterie. J'étais en sûreté.

Quand, subitement, ce que j'appelle **idée-force**, envahit mon esprit, envahit mon cerveau ! Que se passait-il ? Je restais allongé, ne bougeant absolument pas, tournant d'ailleurs le dos à une direction générale qui n'était ni celle de la ferme, ni celle de la briquetterie. L'idée-force, qui était très puissante était la suivante : « On te regarde, on te regarde, on te regarde ! Et ce regard semblait venir d'un endroit très proche (8 à 10 mètres) situé dans l'alignement de mon corps, du côté arrière. Je n'ai pas bougé d'un pouce ; mais je puis le dire aujourd'hui : j'ai été, en quelque sorte, hypnotisé. L'hypnotisme agissait sur moi à pleine dose ! Le phénomène dura environ cinq minutes. Et puis, il cessa. Que s'était-il passé ? Je le sais aujourd'hui. Une consigne, comme je vous le disais plus haut, avait été donnée à la briquetterie, en particulier par le gardien à un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il avait donc reçu l'ordre de chercher partout, si le prisonnier pouvait se trouver aux environs de la ferme, ou dans les boqueteaux avoisinants ; mais de le faire avec une grande prudence. Il paraît qu'il a fait ce « manège » toute la soirée jusqu'à 5 heures. Et à 5 heures, au moment de mon hypnotisme après avoir rampé comme une vipère, dans un silence absolu, il finit par me découvrir, allongé près des fagots...

Quand il me vit, il ne fit naturellement aucun bruit ; mais lui aussi dut subir un choc formidable de pensée. Le prisonnier était là, devant, à quelque dix mètres. Qu'allait-il faire ? L'attaquer - Certainement pas ! Il savait que les prisonniers, en général, se défendaient et pouvaient être armés ! Alors, ce fut certainement en lui, une force formidable qui dut agir aussi.

Il dut me regarder avec une intensité telle, que son regard, avec cette violence extrême, eut le don de m'hypnotiser, c'est-à-dire eut la force de s'emparer de ma pensée, de mon esprit. Le phénomène dura environ cinq minutes. Je n'entendis rien, et

naturellement je ne vis rien, puisque je tournais le dos à cette direction.

Au bout de ces 5 minutes, le phénomène disparut. La pensée forte : « On te regarde » cessa. J'attendis néanmoins encore 5 minutes, avant de bouger et de regarder dans la direction où j'avais dû être surveillé intensément. Naturellement, en regardant dans cette direction, je ne vis rien, comme je n'entendis rien. Je revins pleinement à moi et ne pus m'empêcher de penser que tout cela était de la « frime » ! et n'avait rien de réel ! J'étais tout simplement excité, énervé !... la vraie cause était là !... En effet, bientôt j'aurai à traverser le bois en pleine nuit, à prendre le train, si possible, et ce serait alors, peut-être !... la France !... Autant de choses qui s'étaient ajoutées et avaient produit très probablement ce qui s'était passé. Si bien, qu'au bout de quelques instants, je ne pensais plus à rien de ce qui venait de m'arriver, y mettant encore une fois, sur le compte de l'énerverment et de l'excitation.

Une bonne heure passa alors dans la tranquillité ; me voyant déjà à Lyon, regagnant l'école Gerson, mon collège d'avant-guerre.

Mais hélas ! rien n'était terminé ! En effet, vers sept heures, alors que la nuit commençait à tomber, la forêt qui m'entourait, sembla, pour ainsi dire, s'animer ! J'entendais des brindilles de bois se casser, des bruits légers se faire, comme si l'on marchait avec précautions, et cela tout autour de moi, comme si j'étais placé au centre de cet espace animé.

Et c'est alors qu'apparut « le petit lapin blanc » de mon histoire. Il avait les oreilles dressées et semblait très intrigué ! C'est qu'il entendait, lui aussi, tous les petits bruits ! Il vint se placer tout près de moi, ne m'ayant pas aperçu. Je ne pus m'empêcher de lui dire à voix basse : « Mais qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ?... C'est alors, que m'ayant vu, il ne fit qu'un bond pour s'enfuir. Mais les branches craquaient de plus en plus, venant nettement de mon côté. Je devais donc être entouré, et des gens se rapprochaient de moi, certainement ! Et en effet, aussi rapide qu'un éclair, en quelque sorte, la course précipitée d'un quelqu'un, se fit exactement du côté de la direction, où j'avais subi deux heures auparavant, ce que j'ai appelé un hypnotisme, et un coup de feu partait ! Fort heureusement il passa au-dessus de ma tête. Volontairement, sans doute, car, le gardien du matin, qui était là devant moi, à m'ajuster avec son fusil, ne voulait pas me tuer ! Il faut dire, en passant, que nous autres Français... nous avions un peu la cote, du côté allemand. Si j'avais été Russe, Italien ou autre, je n'y échappais pas ! Mais il hurlait en allemand : « Haut les mains ! Haut les mains ! » Et c'est alors que je commis une grosse imprudence qui aurait pu me coûter la vie ! En effet, ayant dans mes poches des instruments de fuite : couteau, petite scie, tournevis, et surtout ma clé de Berne, je ne levais pas les mains, mais fouillais au contraire dans mes poches, pour les extraire et les jeter par terre, de façon à être moins accusé de tout ce « fourbi » !... Le gardien crut que je cherchais une arme, pour tirer ! Il poussa des hurlements terribles en criant : « Revolver ! Revolver ! » et avait rechargé son fusil, me tenant en joue, à quelques mètres seulement. Il aurait certainement tiré, si, comprenant, et fort heureusement, le grand danger que je courais, je levais les mains pour lui montrer que je n'avais pas de revolver.

C'est alors que je vis se précipiter sur moi, 7 ou 8 soldats allemands, qui étaient là, dans le bois, et dont j'avais entendu craquer les brindilles sous les pas. Pas besoin de dire que je fus fouillé et que par surcroît, je reçus une « raclée » magistrale ! Ils trouvaient dans mes poches, en poussant comme des cris de victoire, tous les instruments, y compris la clé de Berne qui m'aurait permis de m'introduire dans le pan coupé du train ; mais il n'y avait pas de revolver ! J'étais sauvé... Ils me reconduisirent au camp sans ménagements, cela va sans dire ! Le gardien du matin surtout, ne craignit pas de « cogner » !

Mais alors, allez-vous me dire, que s'était-il passé dans la soirée ? pendant l'hypnotisme que j'avais subi ? Voici ! Le jeune homme de la briquetterie avait bien joué le rôle qui lui avait été demandé. Pendant des heures, sans doute, il avait rampé comme une vipère, dans les boqueteaux et avait fini par me découvrir. C'est à ce moment, que l'hypnotisme se produisit. Avec la même grande prudence, il s'était retiré, et je n'avais alors, ni rien vu, ni rien entendu. Arrivé à la briquetterie, il avait pris

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance

(suite)

17 avril 1944

Départ dans la nuit pour aller au stalag de Villingen. Le train qui vient d'Ulm est à 5 h 40. Un Wackmann m'attend sur le marchepied d'un wagon.

Dans le compartiment, plongé dans l'obscurité, j'entrevois d'autres prisonniers. La plupart de ces camarades vont au camp pour soins dentaires. L'un d'eux me dit qu'il y va pour la septième fois.

On change de train à Aulendorf. Les wagons sont maintenant archi-pleins, ce qui va à l'encontre des recommandations allemandes placardées, en grosses lettres, dans toutes les gares : « d'abord vaincre, ensuite voyager ! »...

Nouveau changement de train à Singmaringen. A la sortie de la ville, on aperçoit le château des Hohenzollern, une masse énorme, qui écrase le paysage.

D'autres français sont montés dans le train. Nous parlons avec un civil qui travaille comme électricien dans une gare.

A Tuttlingen, nous changeons encore de train. Nous avons, maintenant, deux gardiens d'escorte, du genre embêtant, qui nous interdisent de pénétrer dans les salles d'attente. Il est vrai que nous sommes presque une trentaine de prisonniers, en comptant des Serbes, des Polonais et des Italiens.

Le train nous fait traverser, pour l'instant, une région enchantée. De chaque côté de la voie, s'élèvent des rochers, parfois à pic et des hautes collines couvertes de sapins. Il serait agréable de visiter ces lieux, en touriste. Mais il n'en est, malheureusement, pas question pour le moment.

Encore un arrêt de deux heures d'attente dans une autre gare. On nous fait entrer dans une baraque en bois. Je retrouve là un camarade que j'avais connu à Strasbourg. Il va voir l'Homme de Confiance du stalag, pour divorcer, car il vient d'apprendre que sa femme est enceinte.

Nous reprenons un train, pour la dernière fois. Nous occupons tout un wagon. Les sujets de conversation ne varient guère : la vie chez les Baours, les méthodes de travail, le souvenir des premiers temps de captivité et les dernières nouvelles de la guerre, devenue mondiale.

—0—

Vers 14 heures, nous parvenons à Villingen. Un omnibus nous emmène à l'hôpital qui est à 4 kms. C'est là que se trouve la vraie Forêt Noire : des sapins et un terrain accidenté. C'est un lieu rêvé pour construire un sanatorium. Le Waldhôtel en est un. Mais, pour cause de guerre, il a été transformé en hôpital militaire.

A 17 heures, nous descendons, par des sentiers, à travers bois, à Villingen, cité coquette, qui semble assez étendue.

Le camp est en pleine ville, entre une caserne allemande et une usine de radios.

Nous franchissons la grande porte, pour retrouver des décors familiers : entourage de barbelés, miradors et sentinelles de tous côtés.

Après avoir passé au bureau des entrées, je vais chercher où se trouvent les locaux de l'Homme de Confiance. Il est en voyage actuellement avec des officiers conseils.

Mais son adjoint, Palisse, est présent et m'expose pourquoi j'ai été convoqué. On va créer, au siège de chaque compagnie, un poste d'Homme de Confiance, qui sera l'intermédiaire entre les kommandos, qui dépendent de la Cie et le stalag.

Pour la compagnie de Laupheim, une des plus éloignées de Villingen, le choix s'est porté sur moi, après un examen de la correspondance des kommandos.

Un peu plus tard, grande surprise en passant devant la cuisine. Que vois-je ? Michaux un camarade qui a été longtemps dans notre kommando. Je ne m'attendais pas à le voir là ! Aussitôt, il entreprend de me raconter son odyssée. Depuis son départ d'Ezell, il est resté plusieurs mois à l'hôpital. A présent, il s'occupe de 300 lapins angora, dont les poils sont destinés à doubler les combinaisons des aviateurs (une planque de premier choix !)

Le soir, je retourne au bureau de la confiance. Palisse me trace, à grands traits, ce que sera mon rôle : contact avec les kdos, tournées, correspondance.

Puis, je vais discuter, avec passion, avec le directeur du groupe artistique du stalag, Turgis, qui est un passionné de théâtre. Pour terminer, je n'oublie pas de visiter la bibliothèque.

—0—

De bon matin, nous sommes rassemblés, avec les mêmes gardiens, pour faire le voyage inverse.

Mais notre groupe a grossi, du fait que de nombreux prisonniers, sortant de prison ou de l'hôpital, repartent dans leur kdo.

On revoit le Danube, qui, près de sa source, n'est encore qu'une toute petite rivière.

Comme à l'aller, nous changeons de train plusieurs fois. Dans notre wagon, un Polonais, qui vient d'être opéré, nous donne les tarifs « officiels » de tous les articles qui se vendent au marché noir : une tablette de chocolat 25 marks, un paquet de cigarettes américaines 15 M, une chemise américaine 100 M, un blouson anglais 150M...

Un autre camarade, qui vient de bénéficier d'un non lieu, pour une histoire de femmes, nous raconte d'autres histoires à dormir debout. Intarissable, il parle sans reprendre souffle et sans perdre son sérieux.

—0—

Après Aulendorf, nous n'avons plus qu'un gardien, mais ce n'est pas le moins borné. Il refuse de nous laisser descendre à nos gares respectives, si un Wackmann ne nous attend pas. De sorte que nous « débarquons » à 7 à Laupheim, ce qui provoque des problèmes pour loger au lager local.

Le lendemain, on est obligé d'attendre qu'on vienne nous chercher. Vers midi, un grand gaillard apparaît : c'est mon ange gardien. A la gare, je trouve Iselé, un Wachmann, qui a été longtemps dans notre kdo. Il regrette Ezell. Sa maison vient d'être en partie détruite, par un bombardement.

Mon grand gardien ne veut pas me lâcher. Après d'interminables palabres, je réussis à le persuader de me rédiger un « Marschbefehl » et je rentre à pied. Mais, inquiet, il me rejoint, à bicyclette, au moment où j'arrive au village.

Le soir, je dois détailler, tout au long, le récit du voyage, pour satisfaire la curiosité, bien naturelle, de mes camarades.

20 avril.

Reprise du travail sans enthousiasme. Mon Baour me fait la tête. Le temps est couvert et prometteur de pluie.

On achève les semailles de printemps en semant de l'orge.

Côté « réjouissance », nous n'avons pas encore l'autorisation de donner notre matinée récréative. Le gardien n'a pas envoyé les invitations et le « gros de la poste » ne paraît pas pressé de louer la salle. Tout s'en mêle pour mettre des bâtons dans les roues !...

C'est aujourd'hui l'anniversaire du « grand chef ». Les drapeaux sont sortis, mais leur nombre se réduit tous les ans.

Demain, c'est officiel, je dois aller à une réunion, à Bérach. Toute la semaine va se passer en promenade.

21 avril.

Ciel gris. Il fait froid.

Le gardien vient prévenir mon Baour que je dois aller à Bérach. Protestations, clameurs de toute la famille. Imperturbable le Wachmann tranche froidement : « les ordres sont les ordres ! Je n'y peux rien. Plaignez-vous à la compagnie ! »

En négociant avec la fille, j'obtiens tout de même la bicyclette.

Bizarrie militaire : nous sommes contraints de prendre le train à Umdorf. De nombreux camarades y sont déjà montés.

A Bérach, nous marchons lentement car le gardien, qui nous accompagne, a une canne et crie « langsam » tous les 5 mètres.

En passant près du cinéma, je remarque qu'on y joue un film français, en langue française. Il s'agit de « La fausse maîtresse » avec Danielle Darrieux, Jacques Dumesnil, Alerme... Metteur en scène : André Cayatte.

Dans la baraque des P.G. de Bérach, il y a déjà une quarantaine de personnes. C'est une conférence donnée par un de nos officiers conseils, un lieutenant.

Très familier, il nous renseigne sur nos droits et nos obligations et sur une foule d'informations de toutes sortes. Il nous invite aussi à poser des questions et à faire des réclamations qui seront présentées à la compagnie.

Obligé de reprendre un train, il me demande de l'accompagner jusqu'à la gare, puisque je dois devenir l'Homme de Confiance de compagnie.

Et tout en marchant, il me donne des directives et m'explique que cette fonction exige beaucoup de tact et de diplomatie.

Il est escorté par un officier allemand qui semble parler un peu le français.

—0—

En revenant à la gare de Bérach un camarade, connu à Strasbourg, me dit que son beau-frère a sauvé la vie d'un aviateur allemand et qu'il y aurait, pour lui, peut-être, des espoirs de libération. Malheureusement l'aviateur qui doit fournir un rapport de sa main, est maintenant introuvable.

22 avril.

Un soleil pâle ne parvient pas à réchauffer l'atmosphère.

Nous charions, toute la journée, du purin, qu'on répand dans les prés.

Bellière est revenu parmi nous. Bien qu'il ne soit pas guéri, on l'a renvoyé dans son kdo. D'après les radios, il aurait la quatrième vertèbre fêlée. Malgré ses protestations, « le Lion » (le médecin-chef allemand) l'a déclaré sortant de l'hôpital, et « fort comme un lion », selon son commentaire habituel.

—0—

Nous allons probablement monter la scène à l'Hôtel de la Poste, demain. Il y a plus de huit jours devant nous. Et toujours pas d'autorisation (On nous a demandé le programme, il y a 3 jours pour le censurer). Je refais, ce soir, des lettres d'invitation.

Suite page 6.

son vélo et à toute allure, il était venu au camp, avertir les Autorités, et leur dire qu'il savait où était le prisonnier. Vous devinez le reste ! Un groupe de soldats s'était formé, et sans se faire voir, aussi prudemment que possible, ils étaient venus, conduits par le jeune homme. Vous connaissez le reste : le coup de feu tiré par le gardien, ma fouille, ma « dérouillée » ! et mon retour au camp. Et comme final de tout cela : 21 jours de prison et 6 mois de camp disciplinaire !

J'aurais encore beaucoup de choses à dire. Mais j'ai déjà été trop long. Cependant j'ajoute quelques détails, qui ne manquent pas d'intérêt. D'abord la clé de Berne, dont je voulais qu'elle ne tombât pas entre les mains des allemands. Elle avait été faite par un copain de Lyon, qui travaillait dans l'atelier de serrurerie des Allemands. Ces derniers étaient sûrs que le métal de la clé sortait de chez eux. Ils voulaient savoir le nom du copain ; pour lui faire écopper une sanction, probablement plus forte que la mienne ! Pourquoi ? Parce que, s'ils n'aimaient pas les prisonniers qui cherchaient « à faire la malle » à plus forte raison n'aimaient-ils pas, et méprisaient même, pour leur peu de courage, ceux qui se contentaient d'aider les autres !

Je fus donc interrogé un nombre de fois important, par l'officier de la Gestapo qui me disait que la clé de Berne avait été faite dans leur serrurerie, par un de mes camarades, puisque je ne travaillais pas dans cette corvée. Je niais, disant que je l'avais ramenée de France. Il n'en crut rien et après chaque interrogatoire, je retournais en prison. La comédie dura donc une vingtaine de jours ! J'eus le temps de réfléchir. Je montais un petit scénario, et je me présentais devant lui pour la énième fois ! « Alors MILLOTE, il prononçait MILOTE, cette clé, c'est un copain qui l'a faite ? Quel est son nom ? » Je sortais ma fable, bien préparée ! — Non ! ce n'est pas un copain ! c'est moi ! — Comment ? Je lui racontais donc qu'un jour, ayant un emploi près de l'atelier de serrurerie, j'avais demandé à la sentinelle qui se trouvait là, d'y pénétrer quelques minutes seulement, pour faire une bague. C'était, en effet, la grande vogue, à l'époque, dans le camp, de se servir de pièces de monnaies qu'on avait récupérées n'importe où, et de s'en fabriquer une bague. Les Allemands n'y voyaient pas d'inconvénients.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 70 F

100 cartes en plus pour : 35 F.

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHERF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Comme j'étais instituteur, lui dis-je, mes études qui comprenaient aussi du travail technique, m'avaient appris à travailler le fer et le bois. J'avais mis, à peine une demi-heure pour faire ma clé. Et la sentinelle me demanda de quitter l'atelier. Je lui montrai naturellement ma bague et non ma clé de Berne.

L'officier de la Gestapo, qui était déjà un peu sur le tard et naif par surcroît, avala cela tout rond ! Il eut même, pour moi, cette parole, presque gentille : « Imbécile ! pourquoi tu ne m'as pas dit ça tout de suite ? Tu n'aurais pas fait 21 jours de prison ! » Et il me relâcha !

Quand je sortis de prison, j'allais vite trouver mon copain VIRET en lui disant : « Ne crains rien, tu ne seras pas poursuivi pour la clé, car j'ai monté un bateau » à l'officier de la Gestapo, et il croit que c'est moi qui ai fait la clé ». VIRET était tranquille. Il avait craint, en effet, que je finisse par « cracher le morceau ».

Un dernier petit fait qui montre que le camp où je me trouvais, n'était pas d'une discipline de fer. Le deuxième jour de ma captivité en prison, je vais entrer dans mon très petit local, un jeune officier allemand, tout galonné, en grande tenue. Il avait même le sourire et s'exprimait très bien en français. « Alors, me dit-il, (mi figue, mi raisin) ça n'a pas marché ? — Eh non ! lui dis-je, puisque je suis là ! » Et sans bavure, il me fit un petit cours de morale : « Vous voyez, me dit-il, je ne vous désapprouve pas. A votre place, si j'avais été prisonnier en France, j'en aurais fait tout autant ! C'est un devoir pour le prisonnier, de chercher à s'évader ; mais, ajouta-t-il, appuyant sur les mots, c'est un devoir aussi pour nous, de vous en empêcher ! Vous n'avez pas réussi, c'est bien dommage ! La prochaine fois, s'il y en a une... vous ferez mieux ! » Et il me quitta, presque en souriant.

C'est mon dernier mot. Il est pour exécuter la guerre ! Pourquoi fait-elle se battre les hommes ? Bien souvent, ils ne s'en veulent pas du tout... mais sont obligés, comme on dit, de faire leur devoir ! J'espère bien, surtout vu mon âge, que je n'aurai plus pareille aventure !

Adieu le petit lapin blanc, la clé de Berne, l'hypnotisme, la prison et tout le reste !
Vive la PAIX entre les hommes !

Armand MILLOT.
Chasseur Alpin du 47^e B.C.A.

Il y a 40 ans

(suite)

23 avril.

Journée chargée. Le théâtre nous donne un travail énorme. Le gardien a rédigé une note aux chefs de kdos. Il a fallu la recopier sur toutes les feuilles d'invitation. Le programme a déjà été envoyé aux autorités allemandes.

En fin de soirée, nous montons la scène. Le « gros de la poste » (c'est le patron) s'est démené comme un beau diable. Le gardien, lui-même, n'a pas hésité à prêter main forte. D'après le « gros » 120 spectateurs peuvent prendre place à l'intérieur, en laissant les tables. Mais nous les enlèverons.

Les décors sont mobiles : d'un côté un paysage, de l'autre un appartement. Il y a même des jeux de lumière. C'est Arnold qui a éterné les planches en chantant « Bel Ami ».

Bellière a trouvé un patron. Il va entrer dans une grande ferme : 40 vaches. Le gardien lui a conseillé de faire quelques menues besognes, quitte à venir chez le docteur, si ses forces le trahissent.

—0—

24 avril.

Ciel radieux. La chaleur s'élève et bien qu'on soit encore en avril, il est nécessaire de se découvrir « d'un fil ».

Toute la maisonnée vient dans la forêt pour ramasser des pommes de pin.

Par un ciel si pur, les bombardiers américains n'ont pas manqué de se montrer. Nous avons assisté à l'agonie de l'un d'eux. Touché près du lac de Constance, il est venu s'abattre à proximité d'Ezell. Comme un oiseau blessé, nous l'avons vu tourner, en émettant des grondements lugubres. Puis quelques secondes plus tard, une fumée noire et épaisse s'est élevée au-dessus d'un rideau de sapins. L'équipage a sauté en parachute. Aussitôt le gendarme du village s'est mis en chasse pour rechercher les visiteurs du ciel.

25 avril.

Plus qu'une semaine pour le théâtre. Répétition sur la scène. « Quand l'ambiance est créée, le jeu devient plus naturel ».

Le kdo de Bérach, que nous n'avons pas invité, veut venir à tout prix. J'ai bien peur que la salle ne soit trop petite.

26 avril.

Le temps ne nous gâte pas. Des averses glaciales. Il faut reprendre des gants. On charrie du fumier du matin au soir.

Aperçu Bellière, qui roule un pré, avec un attelage de deux chevaux. Il me crie de loin « que ça ne va pas ». Il attend samedi pour aller à la visite.

L'auberge « de la Poste », n'est pas seulement un restaurant. Le patron est aussi cultivateur et un des plus gros du village.

Depuis 40 ans, il avait un vacher qui s'occupait de traire le lait d'une quarantaine de vaches, de leur donner à manger et de les nettoyer. C'était une grande besogne pour une seule personne.

Mais le père Wilhem vient de dépasser soixante ans et il a pris sa retraite, avec une bonne dose d'asthme, qui provient de l'air chaud des étables.

Pour occuper ses loisirs, il est devenu taupier de la commune. On le voit donc, maintenant, se promener dans les prés, avec ses pièges à ressort. Il est payé, paraît-il, aux pièces, 20 pfennigs par taupe. A ce tarif, il faut un certain temps pour devenir riche !

—0—

Les répétitions de notre théâtre se poursuivent, chaque soir. Nous n'avons pas encore l'autorisation. Le gardien va téléphoner au stalag. Les « acteurs » savent à peu près leur rôle. Mais plusieurs ont encore recours au souffleur.

27 avril.

Le Wackman a tout de même obtenu la communication téléphonique avec le stalag. On lui a réclamé le programme. Comme on l'a envoyé depuis 12 jours, on peut en déduire que nous pourrions donner la séance, dimanche 30 avril.

Demain, trois camarades vont partir à bicyclette, pour distribuer des lettres d'invitation, dans les kdos environnants.

Raymond, le chauffeur de la laiterie, nous a apporté trois perruques.

Mais, il y a, encore, beaucoup de problèmes à résoudre.

28 avril.

La nuit dernière Friedshaven, a subi une attaque aérienne de grande envergure. La ville est en flammes. D'après des rescapés il ne resterait guère de maisons debout. En tout cas, un journal de la région, qui était imprimé là (Bodensee Zeitung) n'est pas paru aujourd'hui.

Minel est allé, ce soir, dans plusieurs kdos proches, qui n'étaient pas encore prévenus de notre matinée récréative. L'activité est de plus en plus fiévreuse.

(A suivre).

Maurice ROSE.

MOTS CROISÉS

par Robert VERBA

N° 400

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT :

1. - Moyen de communication. — 2. - Faire trainer en longueur. 3. - Cuites. - Métal. — 4. - Symbole du micron. — Taquine. — 5. - Au cœur des pipes. - Sigle d'une organisation africaine et mauricienne. — 6. - Négation. - Un sel d'acide. — 7. - Pour le paradis, il faut la prendre à l'endroit. - Conjonction. - Son jour se fête. — 8. - Mince et de haute taille. - Les bords du lit. — 9. - Ne sont pas allés droit au but.

VERTICALEMENT :

1. - Finies. — 2. - Composition fulminante servant à la mise à feu. — 3. - Terme de sport. - Moyen de transport. — 4. - Scruter un livre de bas en haut. - Plieuses initiales. — 5. - Aime à avoir sa chambre. - Ce dit (fam.) pour une petite quantité. — 6. - Spécialiste du temps passé (Voir l'ami Terraubella). — 7. - Travailleur spécialisé. - Ville du Pérou. — 8. - Relative au nouveau né. — 9. - Egarements.

Solution de cette grille dans ce journal.

COURRIER DE L'AMICALE

BURNEL André, Place de la Mairie, Sainte-Barbe-sur-Gaillon 27600 Gaillon. Un grand merci pour notre Caisse d'entraide.

Abbé BUIS Gabriel, Sanctuaire de Laghet, 06340 La Trinité. Un grand merci.

M. et Mme ANCEMENT, 57 bis, Av. de Lattre, 54000 Nancy. Un grand merci.

CEAS E. 524, Av. de Mazargues, Marseille (8^e arr.).

MARTINET André, 17, rue de Copenhague, 55000 Bar-le-Duc. Un grand merci.

BRUNIQUEL Joseph, 81320 Murat-sur-V.

BOUSSET Pierre, Tournobert 63770 Les Ancizes.

BEDOIN Marcel, 11, rue du Coin, 4200 St-Etienne.

M. et Mme BLANC, 18, rue Grande, Arnières-sur-Iton, 27930 Evreux.

Notre ami **ARDONCEAU Roger**, 5, Square Yves du Manoir, 91300 Massy. Ajoute à ses bons vœux une pensée particulière pour Mme MEDARD si éprouvée. Merci pour ses compliments et pour son don à notre caisse de secours.

AUDET André, 1, rue Camille Girault, 6180 Buxerolles.

BOUCHER André, 2, rue Villebois Mareuil, 51200 Epernay Rive D.

BONNAUD Raoul, 79130 Secondigny.

CANDEILLE Noël, 179, rue de Verdun, 62400 Béthune.

CIBRARIO Jean, 76, Av. Alphonse Daudet, 84130 Le Pontet. En plus de ses amitiés notre ami nous pose la question suivante : « Mon épouse et moi-même sommes inquiets et déçus de ce qui se passe dans le monde (toujours des morts, encore des morts... pourquoi ?). Cette question nous laisse perplexes et sommes incapables d'y répondre ».

APRES 40 ANS, NOUS ALLONS RETROUVER DES SOUVENIRS DE NOTRE JEUNESSE ENFOUIS DEPUIS LONGTEMPS AU FOND DE NOUS-MEMES ET CELA GRACE A L'ESPRIT DE CAMARADERIE QUI NE NOUS A JAMAIS QUITTES

A notre ami **DELANNE Théophile**, Sixt-sur-Aff, 35550 Pipriac, nous adressons toutes nos félicitations pour la naissance de son petit-fils à qui nous souhaitons ne jamais avoir à répondre à la même question posée par notre ami CIBRARIO.

GAUTHIER René, 46, rue des Carmélites, 86000 Poitiers, adresse ses meilleurs vœux à tous, et particulièrement à ceux de Sandbostel. Merci pour notre Caisse de secours.

Notre ami **GONVERS Armand**, 9, Av. du Roi Albert, 06400 Cannes, adresse ses meilleurs vœux à tous. Lan-

gevin en a été touché.

Notre ami **GUENARD Marcel**, rue de Saint-Martin 76750 Buchy, a une pensée particulière pour tous les anciens du Stalag X A, Kdo 757.

Notre ami **HERROUIN Emile**, 51, rue Saint-Hélière 35100 Rennes, nous fait part de sa tristesse après la disparition de notre ami STORCK. Nous la partageons.

Notre ami **LECACHEUX Paul**, Hameau La Tuilerie Foulbec, 27210 Beuzeville, ex. 5545 Villingen, nous écrit : « Les années se succèdent et pèsent lourdement sur la santé de bon nombre d'entre nous, mais le moral reste inébranlable. Je souhaite à tous, membres du bureau et camarades de kdos, mes vœux de bonheur et de santé, et envoie mon cordial souvenir et chaleureuses poignées de main à tous.

TOGNI Joseph, 148, Av. de la République, 39500 Tavaux. Merci pour notre C.S.

Notre ami **PONTANA**, 9, rue de la Croix, 13007 Marseille, adresse ses meilleurs vœux à toute l'équipe du Lien ainsi qu'aux anciens de Tutlingen : J. BRION, MEZIERES, BURARD, CASANOVA, etc.

**DATE A RETENIR :
24 MARS 1985**

Nous remercions notre ami **MERCIER André**, Saint-Gilles, 50000 Saint-Lô, pour l'envoi de sa petite anecdote, ainsi que pour ses bons vœux.

Un grand merci à notre ami **MARTIN Maurice**, rue des Joncs, 86000 Poitiers, pour notre Caisse de Secours et pour ses bons vœux.

Notre ami **MARTIN Jean**, 102, Av. de Romans, 26000 Valence, nous demande d'avoir des nouvelles de Claude DECHAVANNE, et prie ce dernier d'entrer en communication avec lui, toujours à la même adresse.

Notre ami **MAJAC Michel**, 146, rue de la Pompe, 75116 Paris, nous adresse ses meilleurs vœux. Merci, et merci aussi pour notre C.S.

Notre ami **PINLON Max**, 33, rue Jean-Saint-Marc, « Clair-Bois » 33260 La Teste, nous envoie avec ses bons vœux des compliments flatteurs. Merci.

LEMAIRE Raymond, 6, Allée Ambroise Paré, 92000 Nanterre. Merci pour notre C.S.

LASSIDOUET Louis, 14, Cours de la République, 33470 Gujan-Mestras. Merci pour notre C.S.

LAGUERRE Maurice, 16, rue Ampère, 54780 Girumont, adresse son meilleur souvenir aux anciens de Schuveningen.

GESLAND Paul, 22, Lot. Notre-Dame, 83260 La Crau. Un grand merci pour notre C.S.

COURBARON Emile, 24, rue des Juifs, 53110 Montebourg. Merci pour notre C.S.

BANTAS André, 21, rue du Van Chaperon, 22680 Etables-sur-Mer. Bonne santé et merci pour notre C.S.

BONNOT Albert, 15, rue de La Beurelière, 17740 Sainte-Marie de Ré.

CAMBIER Robert, 7201 Bolfontaine, Belgique. Merci pour notre C.S.

SOLANS Adrien, 16, rue du Général Menvielle, 65200 Bagnères-de-Bigorre. Merci pour notre Caisse de Secours.

Mme Y. LAROCHE, 8, rue Jacquart, 64004 Lyon.

Notre ami **TRINQUETTE R.**, 52190 Prauthoy. Merci pour notre Caisse de Secours.

PAULUS Henri, 72, Bd Carnot, L'Espérou, 08110 Le Cannel.

MOUFFLET René, Berguier, Laurac en Vivarais, 07110 Largentière.

COLOMB Roger, 16, rue Bosquet du Parc Boigny, 45800 Saint-Jean-de-Braye. Merci pour notre C.S.

CESBRON Joseph, Le Fuiet, 49270 Saint-Laurent-des-Autels. Merci pour notre C.S.

BRUANT Guy, 25, rue des Erables, 45160 Olivet. Nous propose en plus un ou deux textes souvenirs. Merci à l'avance, mais qu'il ne compte pas sur les droits d'auteur.

DANZANVILLIERS J., 26, rue Montaigne, 35100 Rennes. Merci pour notre C.S.

DANIEL Rémy, 63, rue de Chadelle, 54400 Longwy. Merci pour notre C.S.

TOUTES VOS SUGGESTIONS SERONT ETUDIÉES, ET CELLES QUI NOUS PARAITRONT RÉALISABLES SERONT RETENUES. AUSSI, N'HÉSITEZ PAS A EN FAIRE PART A VOTRE AMICALE, MAIS NE FAITES PAS COMME UN DE NOS AMIS QUI VEUT NOUS PERSUADER D'ORGANISER UN FEU D'ARTIFICE POUR NOTRE 40^e ANNIVERSAIRE ! CE SERAIT CERTAINEMENT MAGNIFIQUE, MAIS TROP ELOIGNE DE NOS MOYENS.

FOUQUET Fernand, 139-141, rue G. Péri, 93200 Saint-Denis. Merci pour notre C.S.

GALTIER Blanche, 48, rue Paul Bert, 92150 Suresnes. Merci pour notre C.S.

SIREL Gaston, 4, rue Le Chatelier, 38000 Grenoble. A qui nous répondons, en lui souhaitant un bon anniversaire pour ses 28 ans (dans le désordre).

VANDRIESSCHE André, 3, rue Voltaire 59370 Mons-en-Bardeul. Merci pour notre C.S.

CHARAMEL Charles, L'Abergement de Cuisery, 71290 Cuisery. Merci pour notre C.S.

BRIN Lucien, 2, rue des Grands Prés, 86170 Neuville-de-Poitou. Merci pour notre C.S.

BERKOWICZ Bernard, 5, rue de la Reine Hortence, 95320 Saint-Leu-La-Forêt. Merci pour notre C.S.

CASTIGNEROL Henri, Rizaucourt, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises. Merci pour notre C.S.

DINE Hubert, Midrevaux, 88300 Neufchâteau. Merci pour notre Caisse de Secours.

LASCOMBES de LAROUSSEL Georges, 7, rue de la Grange-aux-Belles, 75010 Paris. Merci pour notre C.S.

LAUDAUD Charles, 50, Av. Pasteur, 24100 Bergerac. Merci pour notre C.S.

LECLERC René, 17, rue Gaspard Chaumette, 58000 Nevers. Merci pour notre C.S.

Mme POIRIER Marie-Louise, Le Haut des Xettes, Gérardmer. Merci pour votre fidélité et pour votre don.

RIBET Jules, 63, rue de la République, 31800 Saint-Gaudens. Adresse toutes ses condoléances à la famille STORCK. Merci pour notre C.S.

POULON, 47, rue du Moulin, 08700 Nouzonville. Merci pour notre C.S.

GRANGEON Antoine, à Perche Saint-Denis, 42140 Chazelles-sur-Lyon. Merci pour notre C.S.

AYMONIN Jean, 3, rue de l'Abreuvoir Hortensia, 39410 Saint-Aubin. Merci pour notre C.S.

CHAMPEAU Georges, 22, rue Paul Valéry, 75116 Paris. Merci pour notre C.S.

Mme ONGAROMER, 6, rue du Tapis Vert, 54000 Nancy, nous fait part de la disparition de son mari en octobre 1983, à la suite d'une longue maladie. Nous vous adressons toutes nos condoléances et regrettons vivement le décès de notre cher ami Jean.

RIVIER Roger, 10, Av. de Provence, 26320 Saint-Marcel-les-Valence. Merci pour notre C.S.

DIDIER Robert, Champigny-les-Langres 52200 Langres. Merci pour notre C.S.

Docteur **PAYRAU** Paul, 14, rue des Sablons, 75116 Paris. Un grand merci pour notre C.S.

LAINE Jacques, 4, Grande Rue, 01220 Divonne-les-Bains. Merci pour notre C.S.

MONTIGIANI, Mothe 20232 Oletta (Corse). Merci pour notre C.S.

PREPARONS-NOUS DES AUJOURD'HUI A MONTRER QUE MALGRE LA FATIGUE QUE NOUS COMMENÇONS A RESSENTIR, NOUS SOMMES ENCORE CAPABLES D'UN EFFORT ET QUE NOUS FERONS TOUT NOTRE POSSIBLE POUR NOUS DEPLACER AFIN DE FETER ENSEMBLE LE 40^e ANNIVERSAIRE DE NOTRE LIBERATION.

GOMMIER Edmond, 3, rue François Mousnier, 36100 Issoudun. Merci pour notre C.S.

FREDOUX Roland, 141, rue Beauducheau, 33800 Bordeaux. Merci pour notre C.S.

BRION Jean, 130, Av. Jean-Jaurès, 33520 Bruges. Merci pour notre C.S.

GARREAU Frantz, 41, Place Pierre Curie, 45500 Gien. Merci pour notre C.S.

PONCHEVAL Albert, 11, rue Eléonore Dambre, 50200 Coutances. Merci pour notre C.S.

VANGOETHEM Pierre, Saule, Rés. Fleurie, B.L.D. de Bapaume, 80000 Amiens. Merci pour notre C.S.

CHABALIER P., Sainte-Marguerite Lafigère, 07140 Les Vans. Merci pour notre C.S.

EHRHARDT Emile, 19, rue de Balagny, 93600 Aulnay-sous-Bois. Un grand merci pour notre C.S.

PIETRA Jean, Route Nationale, Murainviller 54300 Luneville. Merci pour notre C.S.

Abbé PUISSANT Roger, 157, rue de la Gare, 60710 Chevière. Merci pour notre C.S.

ROBAGLIA Paul, 70, rue Fisch, Ajaccio (Corse). Merci pour notre C.S.

BOULE Georges, 75, rue de La Paix, 18100 Vierzon. Merci pour notre C.S.

BRION Jacques, 2, rue de Sevran, 93600 Aulnay-sous-Bois. Merci pour notre C.S.

Abbé BRISMONTIER Maurice, 3, rue de Joyeuse, 76000 Rouen. Merci pour notre C.S.

ODEND'HAL, 6, rue Scheffer, 75016 Paris. Merci pour notre C.S.

LIOT René, 60, rue des Perroquets, 94350 Villiers-sur-Marne. Merci pour notre C.S.

Abbé LE LEURCH Jean, 67, rue Larevellière, R.E.S. Lamartine, 49000 Angers. Merci pour notre C.S.

LE GODAIS, Route de Rennes, 53940 Saint-Berthevin. Merci pour notre C.S.

HEUX René, 2, rue de la Madeleine, 22130 Plancoët. Merci pour notre C.S.

GODIN Jean, 18, rue des Martyrs, 50200 Château-Gontier. Merci pour notre C.S.

Notre ami **ESPERET** Gabriel, 20, rue des Follières, 50330 Saint-Pierre-L'Église, ajoute à ses vœux : « Je serais heureux de retrouver la trace des anciens des kdos de Jade et Jaderberg. Camarades français ou belges où êtes-vous ? »

BOULO Jean, 2, rue Prosper Proux, 35100 Rennes. Merci pour notre C.S.

LE MEUR Roland, à Chambord, 41250 Bracieux. Merci pour notre C.S.

Mme MARAZZI Joséphine, rue de la Barre, 38260 La Côte-Saint-André. Merci pour notre C.S.

ROGIER Julien, Novy-Chenevrières 08300 Rethel. Merci pour notre C.S.

FRELIN Lucien, 5, Bd Renouvier, 34000 Montpellier. Merci pour notre C.S.

Abbé FORESTIER Jean, La Pâqueraie, Vern d'Anjou, 49220 Le Lion d'Angers. Merci pour notre C.S.

FERRETTI, 12, rue de la Paix, 57100 Thionville. Merci pour notre C.S.

GRANJE Jean, 14, Quai de Serbie, 69006 Lyon. Merci pour notre C.S.

THIRION Jean, 60, Av. de la Plage, 70170 Port-sur-Saône. Merci pour notre C.S.

DELAGNES Henri, 13, rue Cambon, 92250 La Garenne Colombes. Merci pour notre C.S.

CARRIERE Jean, 68, Av. de Bompas, 66000 Perpignan. Merci pour notre C.S.

Abbé CHAMBRILLON Pierre, 5, Bd du 14 Juillet, 10000 Troyes. Merci pour notre C.S.

CHAUVEAU Albert, 1, rue du Château, 53160 Bais. Merci pour notre C.S.

HADJADJ Roger, Place de la Mairie, 38390 Montaliu-Verciel. Merci pour notre C.S.

MADRE André, Les Vaux Brigueuil, 86290 La Trimoille. Merci pour notre C.S.

PERALTA Louis, Mazerolles, 11240 Belvèze. Merci pour notre Caisse de Secours.

SALVAGNIAC A., 50, Av. de Villeneuve-l'Étang, 78000 Versailles. Merci pour notre C.S.

DIETTE Marcel, rue Beurrières, 45340 Nibelle. Merci pour notre Caisse de Secours.

FORESTIER Clément, 1, rue de l'Espérance, 48000 Mende. Merci pour notre C.S.

PONCIN Gabriel, 141, route de Paris, 68260 Charbonnière-les-Bains. Merci pour notre C.S.

DUVAL R., 52, rue de Fosse Moines, Montmorency 95230 Soisy-sous-Montmorency. Merci pour notre C.S.

HISLEN Jean, 96, Grande Rue, 52800 Nogent-en-Bassigny. Merci pour notre C.S.

PETIT André, 38, Av. Clémenceau, 51100 Reims. Merci pour notre C.S.

DELVAUX Louis, Le Massena, B.3, rue Massena, 06500 Menton. Merci pour notre C.S.

BLIN Jean-Louis, 9, Bd. de Scarpone, 54000 Nancy. Merci pour notre C.S.

JOUAN F., 155, rue de Verdun, 29200 Brest. Merci pour notre C.S.

VANNI Baptiste, 8, Av. Jas de Bouffan, 93090 Aix-en-Provence. Merci pour notre C.S.

GAUTHIER, 2, rue Denis-Papin, 93130 Noisy-le-Sec. Merci pour notre C.S.

JEANGORGES Bernard, rue des Vieux Moulins, 88250 La Bresse. Merci pour notre C.S.

Abbé MILLELIRI Paul, 20160 Bonifacio. Merci pour notre C.S.

APRES 40 ANS, NOUS ALLONS PEUT-ETRE RENCONTRER D'ANCIENS COMPAGNONS DE CAPTIVITE QUE NOUS AVONS PERDUS DE VUE DEPUIS LONGTEMPS... C'EST FORMIDABLE !... ET EMOUVANT !...

POULTET Robert, 31, Av. Thiers, 94210 La Varennes Saint-Hilaire. Merci pour notre C.S.

Mme COUTIER Marie, 6, Av. Aubert, 94300 Vincennes. Merci pour notre C.S. et pour votre fidélité à notre Amicale.

CADOUX Maurice, Louvilliers-lès-Perches, 28250 Senonches. Merci pour notre C.S.

Mme CADENEL Marie-Rose, Charmettes A 2, Avenue P. Solari, 13090 Aix-en-Provence. Merci pour notre C.S. et pour votre fidélité à notre Amicale.

RICHARD Emile, Epieds-en-Beauce, 45130 Meung-sur-Loire. Merci pour notre C.S.

GALMICHE René, 4, rue de l'Église, 90200 Giromagny. Merci pour notre C.S.

NOULARD Alex, 9, route de la Touillouse, 42570 Saint-Heand. Aimerais également entrer en contact avec des compagnons de captivité du kdo de la Flachsroste à Arenbok près d'Eutin ou Lubeck. (Stalag XA).

BETMALLE Edgard, 28 bis, Allée Moulin Migneaux, 91370 Verrières-le-Buisson. Un grand merci pour notre Caisse de Secours.

HURET, 4, rue Saulnier, 75009 Paris. Merci pour notre Caisse de Secours.

MENIER Gaston, 122, rue des Bourguignons, 92600 Asnières. Merci pour notre C.S.

BOUISSET Daniel, Iguskitan, Allée Paulmy, 64100 Bayonne. Merci pour notre C.S.

Mme DUPRE Christiane, 42, rue Demersay, 45270 Bellegarde. Merci pour notre C.S. et pour votre fidélité.

LEGA Marcel, Farinole, 20253 Patrimonio (Corse). Merci pour notre C.S.

DUPREE René, 12, rue des Pivoines, 91550 Paray-Vieille-Poste. Merci pour notre C.S.

TERRABELLA Joseph, Rés. « Les Tourelles », Tour n° 6, 33700 Mérignac. Merci pour notre C.S.

GUY Maurice, 11, Bd des États-Unis, 69008 Lyon. Merci pour notre C.S.

SOYEUX Roger, Lislet, 02340 Montcornet. Merci pour notre C.S.

LAIME Albert, 5, rue de l'Abattoir, 68330 Huingue. Merci pour notre C.S.

BLEY William, 19, rue Saint-Antoine, 75004 Paris. Merci pour notre C.S.

CORMONTAGNE Roland, 62, rue D. Casanova, 93360 Neuilly-Plaisance. Merci pour notre C.S.

CHABRAT Henri, Saint-Sylvain 19380 Saint-Chamant. Merci pour notre C.S.

HELGEN Arnold, 7, rue de Tunis, 68100 Mulhouse. Merci pour notre C.S.

FRANC Jules, 10, rue Travot, 31500 Toulouse. Merci pour notre C.S.

40 ANS... 40 ANNEES PENDANT LESQUELLES NOUS AVONS VECU LIBREMENT... CELA SE FETE... NON ?

POTHIER F., 15, Allée Vercingétorix, 95250 Beauchamp. Merci pour notre C.S. Et nous espérons que tu es à nouveau en pleine forme.

AVRIL Raymond, 39, Cours de la République, 85400 Luçon. Merci pour notre C.S.

Mme MIQUEL Pauline, 2, rue du Clos, 75020 Paris. Merci pour notre C.S.

CHAPUIS Paul, 2, rue Georges Shepfer, 54600 Villiers-les-Nancy. Merci pour notre C.S.

LAGUERRE Camille, 4, Place Mareilhac, 33100 Bordeaux. Merci pour notre C.S.

GAUVIN Lucrèce, 38, rue Maxime Gorki, 18100 Vierzon. Merci pour notre C.S.

LE BONNIEC Yves, 1, Allée des Sapins, Beg ar Land, 22300 Lannion. Merci pour notre C.S.

MERCIER Jean, 3, rue de Saint-Germain, 78370 Plaisir. Merci pour notre C.S.

LANGELIER R., 8, rue Lallier, 75009 Paris. Merci pour notre C.S.

FLIPEAU Gabriel, 31, Bd Jacques Monod, 06110 Le Cannet. Merci pour notre C.S.

FRANCESCHI Joseph, Cagnano 20228 Luri. Merci pour notre C.S.

LEVEAU Marcel, 39, Allée des Ormes, 94170 Le Perreux. Merci pour notre C.S.

Père THEVENON Georges, 2, Place du 11 Novembre, 69330 Meyzieu. Merci pour notre C.S.

POMME Jean-Baptiste, rue C.F. Pommies, Barzun 64530 Pontacq. Merci pour notre C.S.

BOURTON René, 4, rue du 8 Mai 1945, 57130 Ars-sur-Moselle. Merci pour notre C.S.

BONHOMME Louis, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises. Merci pour notre C.S.

POUDEVIGNE Jean, Pradons, 07120 Ruoms. Merci pour notre C.S.

NAPPEZ Michel, 15, rue Leclerc, 25140 Charquemont. Merci pour notre C.S.

MARCHAL François, rue de Jarmentil, 88510 Eloyes. Merci pour notre C.S.

RICHARD Marcel, Le Prieuré Yerdelot, 77510 Rebais. Merci pour notre C.S.

Mme BRUN Madeleine, 84, Av. Matisse, Pont-Royal 06140 Vence. Merci pour notre C.S.

BOUDET René, 4, Place des Célestins, 69002 Lyon. Merci pour notre C.S.

BROSSIER Marcel, 57, Av. de Genève, 74700 Sallanches. Merci pour notre C.S.

LAVEZAC René, Cadalen 81600 Gaillac. Merci pour notre Caisse de Secours.

FINIER Adrien, Chantoiseau, Guiseniers, 27700 Les Andelys. A fêté en 1983 ses noces de diamant, tous les amis de l'Amicale lui adressent leurs plus vives félicitations et leurs meilleurs vœux de bonheur et de bonne santé.

COUTURE Laurent, Laa Mondrans, 64300 Orthez, suggère de faire paraître dans notre Lien une liste d'adhérents par région. Nous en prenons bonne note.

RIVALLAIN, Bieuzy, 4, rue de Guern Malguenac, 56300 Pontivy. Regrette infiniment que son état de santé ne lui permette plus de correspondre avec tous ses anciens camarades de Selsingen. Nous lui souhaitons un bon rétablissement et qu'il sache que ses amis ne l'oublient pas.

PROT Jean, Saint-Georges de Poiseux 18200 Saint-Amand-Montrond. Merci pour notre C.S.

DES AUJOURD'HUI, PARLONS A NOS EPOUSES DE CETTE FETE QUI SE PREPARE. NOUS SOMMES ENCORE VIVANTS ! PROFITONS-EN, AVEC L'ESPOIR QUE CETTE JOURNEE RESTERA MARQUEE DANS NOTRE ESPRIT ET SOUHAITONS QUE NOUS PUISSIONS TOUS NOUS REUNIR A NOUVEAU POUR LE 50^e ANNIVERSAIRE.

CARNET NOIR

Notre ami Charles WENGER, 1, rue de la gare, 67140 Barr, est décédé le 11 juin 1984 à Leningrad (U.R.S.S.), au cours d'un voyage en compagnie d'anciens P. G. Postiers.

Défenseur inlassable des P. G. Alsaciens-Lorrains qui avaient su dire non, avec tous les risques pour eux-mêmes et pour leurs familles, aux sollicitations nazies de se reconnaître « Volksdeutsch », chargé à Villingen de l'aumônerie protestante, Charles WENGER laisse le souvenir d'un homme et d'un camarade aimable et dévoué.

Son combat inachevé pour faire reconnaître la qualité de résistant aux P. G. Alsaciens-Lorrains réfractaires, témoigne de son bon sens de la justice et de l'honneur.

Le Bureau de l'Amicale adresse ses condoléances attristées et toute sa sympathie à sa femme, à ses enfants et aux amis de WENGER, parmi les quels Marcel WEIL de Strasbourg, qui représentait aux obsèques l'Amicale V B-X ABC.

J. T.

Mme Jankiel ELDAT, 9, Cité du Petit Thouars, 75003 Paris, a la douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Jankiel ELDAT, survenu le 4 juillet 1984, à l'âge de 75 ans. Les obsèques ont eu lieu au cimetière de Bagneux, le 9-7-84.

Le retour du Lien de juillet-août nous fait connaître le décès de notre camarade SOLT, 10, rue Picard, 75018 Paris.

Nous apprenons le décès de Mme BENOIT André, à Pavillon Sainte-Julie, par Marigny-le-Chatel 10350. Son mari, notre camarade BENOIT André, était décédé le 9 octobre 1981.

Nous apprenons le décès de M. Marcel PONROY, survenu le 11 juin 1984 à Créteil (94). Il était le frère de notre vice-président Pierre PONROY, auquel nous adressons toutes nos condoléances attristées.

Notre ami L. SERREE, Athie (Yonne), nous écrit : « Je vous fais part d'une mauvaise nouvelle : notre ami André GEORGES, de Vassy, est décédé. Il était âgé de 71 ans.

« Depuis plus de deux mois il était à l'hôpital d'Avallon. Toutes les semaines j'allais le voir. Il ne me reconnaissait pas. Une fois, il m'a reconnu ; j'ai même parlé de vous ; les dernières paroles qu'il m'a dites : « Ils sont tous gentils... »

Les obsèques ont eu lieu le 23 juillet à Vassy. Notre ami Charles BRANDT nous communique pour les anciens de Balingen :

« Une fois de plus il m'incombe de vous annoncer une mauvaise nouvelle, une triste nouvelle ! Notre ancien Homme de Confiance Maurice MICHEL est décédé le 22 juin dans sa 82^e année.

Veuf depuis quelques années il a péniblement accepté cette triste solitude. En outre il était handicapé par des douleurs d'arthrose et a eu de gros ennuis visuels qui ne lui permettaient plus de lire, ni d'écrire, ou de se diriger tout seul. Sans enfant, ce sont ses nièces et neveux qui prenaient soin de lui. Je lui rendais visite régulièrement. Cela le reconfortait tant soit peu. Nous garderons de lui un impérissable souvenir. Hélas, nos rangs s'éclaircissent, mais que faire contre le destin ?... Mon bon souvenir à tous ceux qui restent ».

Ch. BRANDT.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Directeur adresse ses sincères condoléances.

CARNET ROSE

Nos amis Ginette et Lucien DUMOTIER sont heureux de vous faire part de la naissance de leur arrière petite-fille Clémence au foyer de Marie-Hélène et Jean-Paul MAGNIER (les parents de Romain).

Appt 22, 5, Allée Edgar Fournier, 92150 Suresnes. Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents.

Note de lecture (b)

« AOUT 1914 », Roman de Soljenitsyne

Il faut être intelligent, avoir l'intelligence tournée vers ce qui fait la matière de ce récit, savoir : la stratégie de la guerre de mouvement. Autrement dit pénétrer ce qui est la prétention, l'ineptie du raisonnement, la désinvolture avec laquelle on dispose de dizaines de milliers de vies, comme autant de pions avancés ou reculés sur un échiquier qui est le sol-même, la patrie de quelqu'un.

Tout ce que décrit avec minutie l'auteur fait la critique de cette conception de la conquête, de la domination, de la possession au mépris de la vie humaine. C'est l'image de marque de l'impérialisme. C'est la romaine, c'est la napoléonienne, c'est la bismarckienne, c'est la néo-socialiste hitlérienne.

Quand on songe, que dis-je, quand on sait que la sauvegarde de notre pays en 1914-1918 n'a pu être réalisée qu'au prix d'une défense pied-à-pied dans la fange des tranchées et 1.500.000 morts, en 1939-1945 au prix d'un déploiement monstrueux d'efforts humains et matériels ; quand on constate que des générations se sont vues détruites, dépouillées de leur soutien naturel (leur quasi-seule raison d'exister), on adhère à la position, on fait sien le cri de Paul VI : « Plus jamais la guerre ! »

Car grande est la tentation de se dire que, en regard des horreurs connues, la destruction par la Bombe — mais les suites en sont pires — a quelque chose de net, qui a pour elle de ne rien devoir aux sentiments. On se dit encore, et c'est la suite logique, que la destruction atomique rend vain l'esprit de conquête, qu'elle est seule capable de dissuader les belligérants !

Mais c'est un fait qu'on y a renoncé, c'est un fait que la science n'a pas voulu utiliser ce moyen radical... C'est un fait prouvé, mais qu'est-ce à dire ? Que ça ne rend pas la guerre rentable ? Ou simplement, avec un peu d'espoir, que le pire n'est pas toujours sûr ?

Je sors de cette lecture dans un état d'esprit misérable ! marqué cruellement par ce qui apparaît une fois de plus à l'évidence : la vanité, l'inutilité des efforts ! Que ni la morale, ni la religion n'ont su retenir cette furie que les hommes préparent et déchainent, cette furie qui dans ses prolongements rend les hommes et les sociétés faibles quand ils sont vainqueurs, audacieux à survivre quand ils sont vaincus ! Terrible logique interne au fait guerrier qui semble démontrer une loi foncière : celle d'un équilibre biologique, stimulation à la vie pour l'espèce menacée de destruction, épuisement pour celle qui a fourni un trop grand effort.

Ces réflexions suscitées par la lecture d'« Aout 1914 » viennent à l'appui de la conception matérialiste de la vie des sociétés, elle fait table rase de la « tradition » au sens où « l'humanisme » est l'héritage d'un monde civilisé.

Tout ainsi serait dit... fors l'espérance !

—0—

« Aout 1914 » est donc l'œuvre d'un écrivain, d'un historien soviétique. Elle n'est pas seulement cela, pas seulement une œuvre critique, un examen objectif (ou qu'on pourrait croire tel !) des faits et des hommes. A l'arrière-plan des descriptions tactiques de ce que l'on a appelé « l'art militaire »... l'auteur dessine maints tableaux à la fois véridiques — ils ont du moins couleur de vérité — et pittoresques de la vie civile et provinciale.

Voici des lieux, des villages, des villes où la steppe a délégué des individus qui en sont les éléments typiques.

De même, nous écoutons des dialogues où se font jour les pensées de l'intelligentia citadine, aussi ceux des étudiants pleins d'illusions, comme sont tous les étudiants du monde.

On y peint aussi sur le tissu sentimental des jours, ceux qui précèdent dans l'inconscience générale, la défaite des armées, l'effondrement du régime tsariste.

On y voit, sous l'apparente bonhomie bourgeoise, sous la superflorité des mœurs, se lever des hommes qui paieront, coupables ou innocents, victimes expiatoires dans les massacres révolutionnaires.

Sous les couleurs contrastées des tableaux offerts à notre réflexion, on voit surtout le ton général de l'œuvre soutenue par la lourde, la piétinante foule du peuple russe, masse rustique et forte des paysans qui ne savent évoquer que les souvenirs encore chauds de leur peine, de leurs amours terribles. Cette foule courageuse, ce peuple pieux, ces hommes comme un troupeau, qui marchent fidèles au tsar et à Dieu jusqu'à la mort.

Mais quelques-uns en réchappent pour en faire le récit et la preuve — Oh ! la marche nocturne en forêt d'une petite équipe qui transporte son colonel mort, un officier blessé pour sauver la peau et ce qu'il reste d'honneur.

—0—

Mais il y a encore autre chose. Si l'on rassemble les impressions reçues à la lecture des

VIGNETTE N° 7 - 8
V B - X A B C

AOUT 1914...premier « nœud » du grand œuvre en cours de réalisation d'Alexandre Soljenitsyne, aux Editions Fayard.

Neuf-cents pages foisonnantes, passionnantes qui retracent l'épopée tragique de la II^e Armée russe contre les troupes allemandes du général H. Von François, aux premiers jours de la première guerre mondiale : « l'amère histoire d'un monde qui s'écroule. Une armée abandonnée au massacre et à la captivité. Une société qui court à l'abîme, fascinée par ses illusions. La première partie du roman narre le destin de l'armée de Samsonov décimée en août 1914 parmi les lacs et les forêts de Prusse Orientale... un livre d'histoire d'abord ». On lira plus loin un extrait choisi.

Notre ami René Quinton a lu ce livre. Voici la note de lecture hautement réflexive qu'il en a tirée.

œuvres antérieures que l'on a pu connaître — « Le Premier Cercle », « Le Pavillon des Cancéreux » — on ne peut échapper à un sentiment mélancolique, à de pénibles pensées sur la condition humaine. Il y a une nostalgie profonde chez Soljenitsyne, celle qui fait prononcer au pacifique : à quoi bon ! Pourquoi la mobilisation de tant de force ? Pour la destruction d'un pouvoir par un autre ?

Pourquoi la recherche, l'approfondissement des connaissances si cela conduit à l'aliénation des libertés, sinon à l'asservissement des esprits ?

Pourquoi une soumission à longueur de vie sans qu'un bonheur aussi humble soit-il, puisse se faire jour ? Pourquoi le progrès, si les hommes sont réduits en esclavage ?

Mais ce découragement, cette attitude passive, ce renoncement à surmonter les difficultés et les obstacles, pour tout dire cette soumission au destin, Soljenitsyne s'y oppose. Il se dresse fort d'une conviction, j'allais écrire d'une foi, qui inspire l'admiration.

Ainsi nous pouvons prendre conscience, nous autres, que malgré les épreuves terribles d'une guerre perdue, d'une révolution sanguinaire, et d'une guerre encore, survit ce que d'autres ont reconnu comme « l'éminente dignité de la personne humaine ».

Nous voici loins des mornes clichés de l'égalitarisme et du nivellement par la base. Nous devrions bien prendre garde à cette lumière qui monte à l'horizon de nos opinions, elles aussi conventionnelles.

Soljenitsyne, c'est l'homme qui découvre cette lumière sous le boisseau. Un homme pris de « compassion » devant les souffrances de son peuple. Un homme qui découvre et admire chez l'homme des vertus naturelles, des qualités qu'il faut bien, finalement, appeler de l'âme. Un homme saisi de respect devant la dignité et l'honneur ensemble mêlés dans l'amour de la patrie, et des hommes qui vivent et meurent sur le sol natal, même si celui-ci est circonscrit dans les limites d'une prison.

R. Q.

EXTRAIT : la mort du général Samsonov.

« ...Appuyé de tout son poids à un tronc d'arbre, Samsonov écouta un moment le bruit de la forêt. Le frofrou tout proche d'une écorce de pin arrachée. Et cet autre bruit, au-dessus des faites, céleste, purificateur.

Il se sentait de plus en plus soulagé. Il avait accompli de longues années de service dans l'armée, il s'était voué aux dangers et à la mort, il lui était arrivé de la sentir au-dessus de lui et il y était préparé — et jamais il n'avait su que c'était si simple, que cela apporterait un tel soulagement.

Seulement voilà, le suicide passait pour être un péché. De bonne grâce, avec un petit bruit léger, son revolver passa au cran armé. Samsonov le posa par terre, sur sa casquette renversée. Il défit son sabre, le porta à ses lèvres. Il trouva en tâtonnant le portrait en médaillon de sa femme, le baisa.

Il fit quelques pas pour trouver un endroit d'où on voyait le ciel.

Le ciel était couvert, on n'apercevait qu'une seule et unique petite étoile. Un nuage la couvrait, puis elle reparut. A genoux sur les aiguilles chaudes, ne sachant où se trouvait l'est, Samsonov pria, tourné vers cette étoile.

D'abord des prières aux paroles consacrées. Puis sans paroles : agenouillé il regardait le ciel, il respirait. Puis il gémit à voix haute, sans gêne aucune, comme toute créature des bois lorsqu'elle va mourir : « Seigneur ! Si tu le peux, pardonne-moi et accepte-moi. Tu le vois : je ne pouvais rien faire d'autre et ne peux rien faire d'autre ».

(P. 413-4 - Edit. Fayard).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 400

HORIZONTALEMENT :

1. - Téléphone. — 2. - Eterniser. — 3. - Rôties. - Or. — 4. - Mu. - Lutine. — 5. - ipe. - O.C.A.M. — 6. - Ni. - Borate. — 7. - elc. - Ni. - An. — 8. - Elancé. - Lt. — 9. - Serpentés.

VERTICALEMENT :

1. - Terminées. — 2. - Etouppille. — 3. - Let. - Car. — 4. - Eril. - N.P. — 5. - Pneu. - Once. — 6. - Historien. — 7. - O.S. - Ica. — 8. - Néo-natale. — 9. - Errements.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

LA NORMANDIE

Mon premier voyage P.G. de l'année a eu lieu dans cette belle région.

Hélas ! comme partout à ce moment là, nous avons eu un temps déplorable. Pluie abondante et vent violent au Mont Saint-Michel, ce qui a perturbé la visite de cette merveille.

Au retour à Chalon-sur-Saône, un groupe de belges de Bruges venaient de faire la visite de la Côte d'Azur sous une pluie continuelle.

Fort heureusement, l'amélioration est venue rapidement et la visite des plages du débarquement a eu lieu sous un soleil... un peu pâle, mais bien accueilli de tous.

Sur mon initiative j'ai demandé et obtenu un petit allongement du programme qui nous a permis de visiter le vaste cimetière Américain de Colleville qui porte officiellement le nom de « Normandie ».

L'ensemble couvre environ 70 hectares, longeant la falaise et dominant la fameuse plage « d'Omaha ». Plus de 9.000 tombes réparties en 10 carrés... En 1978, à notre retour de Londres, notre cher ami PENCRA'CH, de Bergerac (hélas ! décédé) avait résumé tout notre voyage en chansons... je ne retiens que son 27^e chapitre, ainsi rédigé :

« ...A la fameuse plage d'Omaha
L'Mémorial et ses deux loggias
ont produit un effet certain
Quel beau cimetière Américain.
Inhumés ils sont là plus de neuf mille
De la campagne ou de la ville
Laisant tout, ils ont tout donné
Pour que nous soyons libérés
A ceux qui maintenant ne sont plus
Adressons un hommage ému... »

Effectivement l'émotion était grande et le recueillement a été long. Pour mon compte personnel je ne puis passer sous silence les deux faits ci-dessous :

Après de la table d'orientation j'ai eu un difficile entretien avec un vénérable Anglais. En mélangeant nos deux savoirs, il m'a expliqué qu'il faisait partie de la troupe anglaise débarquée un peu plus à droite. Il revenait de loin ! Que de morts à ses côtés. Je lui ai indiqué que j'avais avec moi des prisonniers de guerre français qui en stalags ou en kommandos, en apprenant cette importante nouvelle, avaient retrouvé leur joie, faisant le vœu d'une complète réussite. En cas d'échec que serions-nous devenus ? En nous serrant la main nous avons versé quelques larmes...

Ensuite je me suis présenté au bureau d'accueil ; la jeune fille de service m'a remis quelques documents ; je lui ai indiqué le but de cette visite ; nous étions un car de prisonniers de guerre qui tenions à rendre hommage à nos valeureux alliés. J'avais à mon veston l'insigne des X A B C ; en lui montrant ma carte de délégué départemental de l'Union nationale des Amicaux de Camps — qui est barrée par nos trois glorieuses couleurs — elle s'est montrée encore plus empressée, elle devait me prendre pour une personnalité du monde P.G.

Elle s'est immédiatement dirigée vers un placard, a apporté un grand livre aux belles reliures et elle m'a déclaré : « Voici le Livre d'Or du cimetière, je vous demande de bien vouloir y apposer votre signature ». Je l'ai fait avec joie et une énorme satisfaction, en indiquant, avec ma signature « Au nom de mes camarades prisonniers de guerre ». La Guiche 70220. Ce petit trou de campagne va poser des problèmes aux futurs lecteurs. C'était la première signature apposée cette année.

Mon contentement va se répercuter sur tout le monde P.G. Je suis très fier de mon action.

Avant de monter dans notre car, j'ai eu un court entretien avec un Gallois responsable d'un car de visiteurs. Il parlait impeccablement notre langue ; chaque semaine il faisait un nouveau transport. Là encore il a fallu serrer beaucoup de mains.

Arromanches... toute la côte... etc.

Je profite de mon repos forcé dans une clinique lyonnaise pour « pondre » ce petit article ; la semaine se termine. La « greffe de peau » prend bonne tournure et bientôt je retrouverai ma maison, le calme, pour achever la mise en place de mon second voyage en terre bretonne.

Je pense à notre cher ami Henri STORCK... je fais comme lui, je suis partisan de la méthode du Dr Coué : il faut se lever en disant : tout va bien...

Paul DUCLOUX
24593 - X B.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X A B C.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V B - X A B C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3^e trimestre 1984

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit

à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE